

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

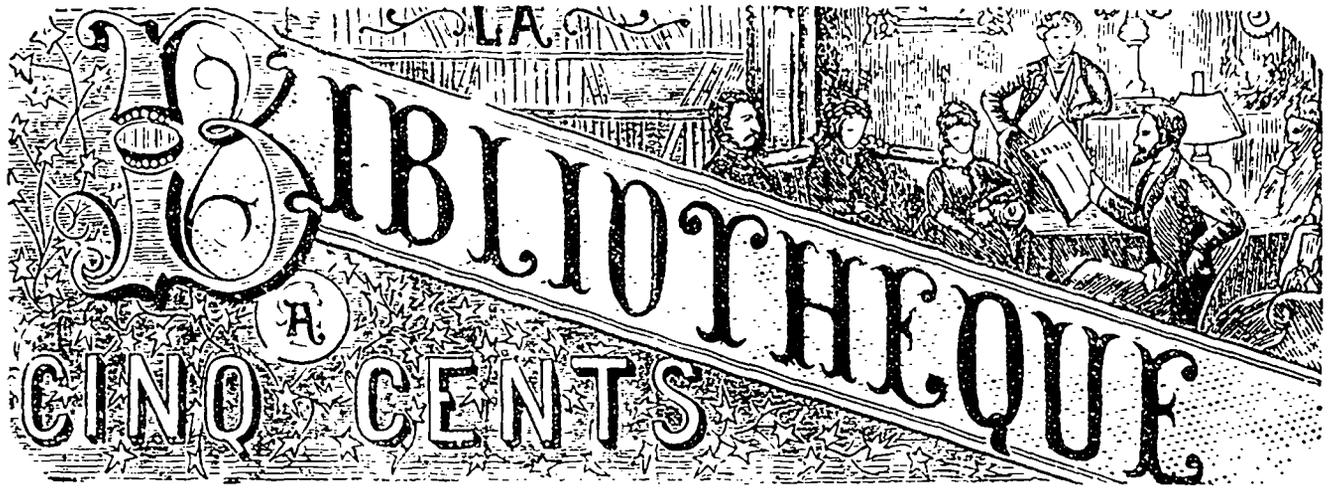
- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

LA BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiee par Poirier, Bessette & Cie, 69, rue St-Jacques

Vol. VI

PAR AN
\$2.60

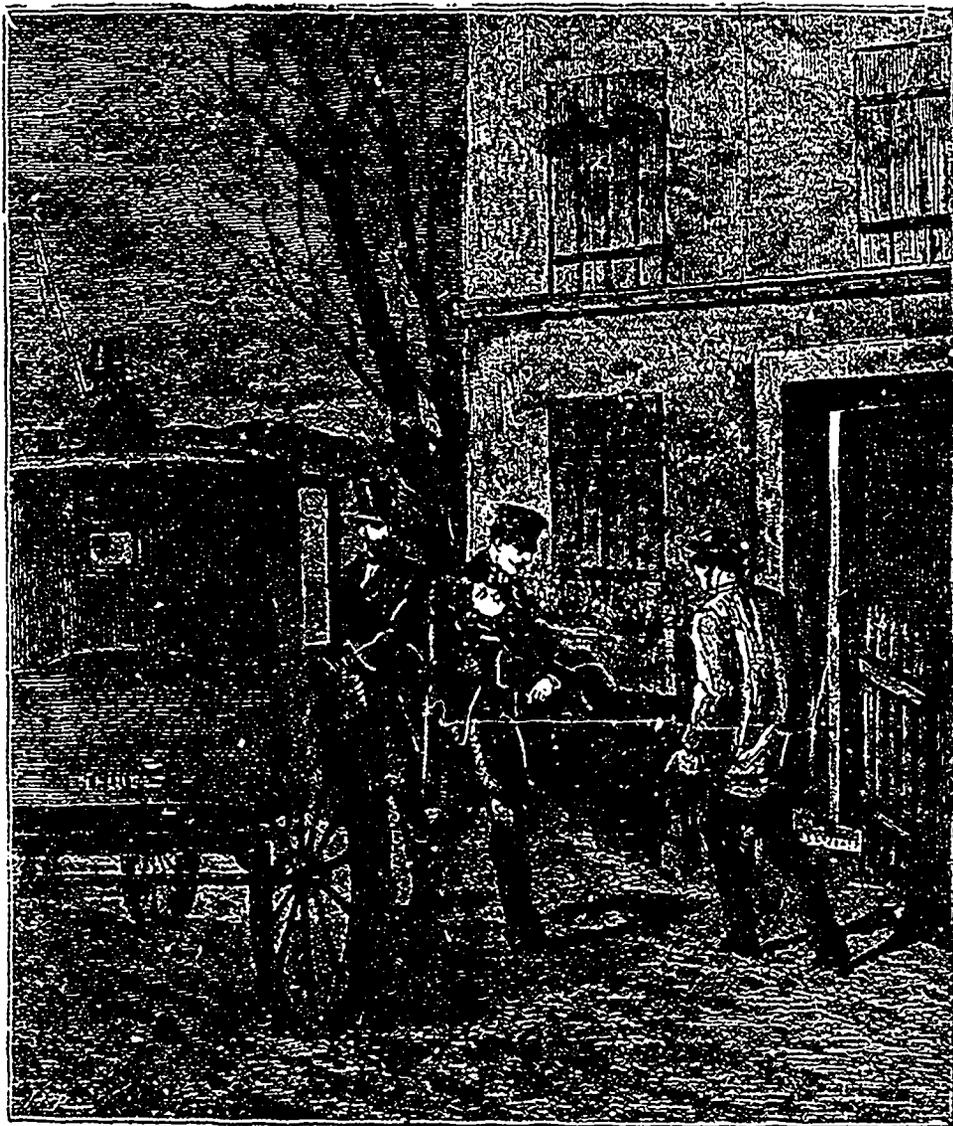
MONTREAL, 8 NOVEMBRE 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 5

UN MARIAGE SECRET

SECONDE PARTIE DU "COUPE-GORGE"



Limasson accourut, prit Ursule par les pieds, tandis que Sauriol la soutenait par les épaules. (Page 105)

UN MARIAGE SECRET

Seconde partie du COUPE-GORGE

I

Qu'y avait-il de vrai dans le récit de Robert, récit d'une parfaite vraisemblance et appuyé de preuves qui semblaient irrécusables?..

Nos lecteurs, sans doute, se sont posé déjà cette question. Nous allons la résoudre aussi brièvement que possible.

Le jeune secrétaire de M. d'Auberive étant destiné à devenir le personnage principal, la cheville ouvrière en quelque sorte du grand drame parisien dont nous écrivons le prologue, son caractère et son passé doivent être pour nous l'objet d'une étude rapide, mais cependant complète.

Robert avait construit, sur un point de départ réel, tout un échafaudage de mensonges.

Il était bien véritablement le fils du comte de Loc-Earn, tué au combat de la Pénissière.

Après avoir achevé ses classes d'une façon brillante au collège de Rennes; après avoir tenu pendant quelques mois, en ce même collège, l'emploi modeste de répétiteur, il avait dû en sortir par la mauvaise porte, à la suite de faits d'indiscipline d'une certaine gravité.

Admis successivement dans diverses études d'avoués et de notaires, il ne sut pas s'y maintenir, et des circonstances mal éclaircies laissèrent planer sur sa délicatesse des soupçons de fâcheuse nature.

A la suite de chacune de ces expulsions méritées, il changeait de ville et se faisait facilement donner de l'emploi dans quelque autre étude, grâce aux attestations favorables dont il était muni, et par lesquelles ses anciens patrons rendaient hommage en termes chaleureux à son zèle et à ses aptitudes.

Hâtons-nous d'ajouter que, passé maître en l'art d'imiter les écritures les plus difficiles et de contrefaire les signatures les plus compliquées, il fabriquait lui-même ces attestations et ne se ménageait pas les éloges, si bien qu'on croyait trouver en lui un sujet de premier ordre.

Il en fallait rabattre à tel point qu'on s'en débarrassait au plus vite.

Cette existence misérable et précaire dura quelques années.

Robert, doué d'une intelligence hors ligne mise fatalement au service des instincts pervers et des passions malsaines qui, depuis sa première jeunesse, germaient et fermentaient en lui, se sentait chaque jour étouffer davantage dans l'atmosphère asphyxiante de la province, où les aventuriers les mieux organisés en sont réduits à d'infimes escroqueries, à des carottages invouables, et où enfin les plus grandes dépenses d'imagination, les plans les mieux ourdis, les trames les mieux conçues, ne rapportent ni honneur ni profit.

Il s'exaltait à la lecture de la *Gazette des Tribunaux*, lorsque les faits et gestes de certains chevaliers d'industrie de haute volée en meublaient les colonnes. Il se jurait non-seulement de marcher sur les traces de ces héros, mais encore d'éviter les écueils sur lesquels ils avaient sombré, et, plus habile ou plus heureux, de doubler triomphalement ce cap fameux par tant de naufrages et qui s'appelle la *sixième chambre*.

Il rêvait un grand théâtre, le seul théâtre digne de lui, Paris!... Mais il voulait y faire figure dès ses premiers pas, sachant bien que pour réussir il faut avant tout payer de mine, éblouir ses dupes; l'idée d'arriver à Paris comme un pauvre diable famélique, mal vêtu, sans un sou dans sa poche et foulant le bitume avec des bottes éculées, lui causait une insurmontable répugnance...

Bref, il lui fallait de l'argent, une somme assez ronde, et non pas quelques louis volés dans la caisse d'un patron...

Où trouver cette somme? Comment s'y prendre pour commettre sans grand danger un méfait productif?

L'occasion se présenta.

Certaine pièce qu'on croyait perdue, pièce déposée dans

l'étude du notaire chez lequel grossoyait Robert, tranchait le nœud d'un fort gros procès. Produite à l'audience, cette pièce décisive ferait indubitablement changer de mains une fortune d'un million.

L'un des plaideurs était un honnête homme.

L'autre, (celui qui réclamait la fortune en litige, sur laquelle en réalité, il n'avait aucun droit), ne passait point pour scrupuleux et ne l'était guère en effet.

Robert, un soir, alla le trouver.

— Cher monsieur, lui dit-il, me connaissez-vous?

— Non... répliqua le plaideur sèchement.

— Je suis clerc chez maître Duval, notaire en cette ville, et j'ai le regret de vous annoncer que votre procès est perdu d'avance, en raison d'une malencontreuse quittance donnée jadis par monsieur votre père et prouvant qu'il a bel et bien touché la somme que vous réclamez...

— Bourdes que tout cela! s'écria le plaideur en haussant les épaules, mais non pas cependant sans quelque vague inquiétude. La quittance en question n'a jamais existé...

— C'est ce qui vous trompe...

— Allons donc!...

— Elle existe, vous dis-je, et la preuve c'est que je suis ici ce soir tout exprès pour vous l'offrir... Combien la payez-vous?

— Mille écus...

— Bonsieur, monsieur... fit Robert en riant et en se dirigeant vers la porte.

— Attendez donc un peu, diable d'homme!... Qui vous presse? on peut s'entendre... Combien voulez-vous?

— Vingt mille francs...

— C'est trop!... beaucoup trop!... beaucoup trop!...

— Bonsieur, monsieur... répéta le jeune homme en remettant la main sur le bouton de la serrure.

— Un mot encore.

— Inutile. Mon chiffre ne vous va pas... Je m'en vais!... on ne marchandait point avec moi...

— Restez!...

— Consentez-vous?

— Je consens. Quand me remettrez-vous la quittance?..

— Quand vous me remettrez l'argent. L'avez-vous ici?

— Oui.

— Allez donc le chercher... La quittance est dans ma poche.

Une minute plus tard, l'échange de la précieuse pièce contre vingt bons billets de banque était un fait accompli.

— Et remarquez bien, dit Robert en glissant le paquet dans sa poche, que je ne vous recommande pas le secret!... Nous tenant réciproquement, nous sommes sûrs l'un de l'autre, chose rare!...

Deux jours après, au moment de remettre le dossier à l'avocat chargé des plaidoiries, maître Duval s'aperçut avec épouvante que la quittance avait disparu!... Elle ne pouvait être perdue... à coup sûr elle était volée. Mais par qui?

Le surlendemain le notaire, après une enquête qui n'aboutit pas, soupçonnant tout le monde et n'osant accuser personne, congédia son personnel entier, ne gardant que le maître-clerc.

Enchanté de ce dénouement qu'il avait prévu, Robert partit pour Paris, mais, supposant qu'on l'y ferait peut-être espionner, ce qui ne laisserait point de le gêner beaucoup, il quitta provisoirement son nom véritable pour le pseudonyme de *Saulnier*, se perdit dans la foule et s'arrangea de façon à demeurer inaperçu.

Quand il crut le péril passé, c'est-à-dire au bout de quelques mois, il cessa de rechercher l'ombre, d'éviter la dépense, et il se jeta à corps perdu dans la vie de plaisir et de gredinerie élégante qu'il rêvait depuis si longtemps.

Nous ne raconterons point par le menu sa pittoresque odyssée d'habile aventurier tenant la première place à tous les étages du mauvais monde de Paris, tantôt l'ami des chevaliers d'industrie de haute volée, des Ostanick de Markariantz de cette époque, tantôt traînant dans les bas-fonds où grouillent les comparses du vice et du crime, et hantant les estaminets

mal famés et les bouges sinistres où l'on rencontre des Sarriol ! Et, même dans ces milieux immondes, il gardait ses dehors charmants et sa tournure de gentleman...

Pendant assez longtemps Robert, tantôt l'or tintant dans ses poches, et tantôt le gousset lamentablement vide, conduisit assez adroitement sa barque pour vivre en paix avec la police.

Chose inouïe, ce bandit n'avait point de dossier !... Les banquettes graisseuses de la police correctionnelle ne le connaissaient pas !...

Un beau jour la chance tourna.

Compromis dans une honteuse affaire d'escroquerie et de chantage, il trouva moyen, il est vrai, de se soustraire aux agents chargés de l'arrêter, mais il fut condamné par défaut à trois ans de prison, sous son pseudonyme, bien entendu.

—Le pavé de Paris devient dangereux pour Robert Saulnier !... se dit-il alors, il faut que le comte de Loc-Earn repaïsse au plus vite, qu'il prenne racine dans un monde sérieux, et surtout, si faire se peut, qu'il s'appuie sur quelque chose de solide...

Au point où en était le jeune homme, un pareil résultat ne se pouvait atteindre sans de très-grands efforts.

Il éperonna son imagination féconde et lui commanda d'inventer quelque combinaison neuve, ingénieuse et hardie, qui lui permit d'exploiter le nom pur et glorieux de son père, sa principale, pour ne pas dire son unique planche de salut désormais...

L'idée lui vint de rechercher dans les journaux du temps la liste des gentilhommes compromis lors du soulèvement de la Vendée et condamnés par les conseils de guerre.

Il s'attacha surtout à relire tout ce qui avait été imprimé sur le combat de la Pénissière, où son père avait trouvé la mort.

En conséquence, pendant deux ou trois semaines, il passa ses journées entières dans un grand cabinet de lecture du Palais Royal, qui peut-être existe encore aujourd'hui, et là, comme le bon abbé Trublet il compilait... compilait, compilait.

Au moment où le nom de M. d'Auberive frappa pour la première fois ses yeux, il tressaillit et un lointain souvenir, vague et presque indistinct, surgit dans les brumes de sa mémoire.

Il lui sembla se rappeler que ce d'Auberive, il en avait entendu parler souvent aux jours de son enfance, et qu'il n'était pas seulement le compagnon d'armes, mais l'ami, l'intime ami du comte de Loc-Earn.

La mémoire, obstinément interrogée, devint obéissante. Les brouillards se dissipèrent. Le doute se changea en certitude.

Le point d'appui devait être là si M. d'Auberive existait encore. Mais existait-il ?

L'almanach Bottin répondit affirmativement à cette question et donna l'adresse du gentilhomme.

Robert courut aux informations. Elles furent précises et satisfaisantes.

Riche, infirme, isolé, le vieux chef vendéen devait avoir le culte des souvenirs. D'ailleurs on n'oublie pas facilement le compagnon de sa jeunesse, l'homme dont on serrait la main et qu'on a vu tomber près de soi, frappé d'une balle, martyr d'une cause sainte à laquelle on offrait sa vie comme lui...

Arriver à M. d'Auberive semblait possible et l'était assurément pour qui s'appelait Robert de Loc-Earn ; mais les déceptions et les trahisons dont ils ont été souvent témoins et parfois victimes rendent les vieillards ombrageux...

Comment, du premier coup, capter la confiance de celui-ci ? Comment s'emparer si complètement de lui, l'envelopper dans les mailles invisibles d'un filet si bien tendu, que l'ombre du plus léger doute ne pût même pas venir effleurer sa sérénité ?

Par quelle manœuvre incomparablement habile, par quel chef-d'œuvre de diplomatie arriver à se faire tout offrir, en ayant, à l'avance, l'air de tout refuser ?

Robert se mit au travail, et le résultat de ce travail fut une scène de comédie.

Nous avons vu le jeune homme jouer cette scène, nous savons avec quel talent, et aussi avec quel succès !...

II

Le but que se proposait Robert de Loc-Earn, en s'introduisant dans la maison du vieillard quatre ou cinq fois millionnaire dont il captait la confiance, était indiqué si clairement par le passé du hardi coquin que toute explication à ce sujet nous paraît superflue.

Mais le jeune homme, visant aux résultats grandioses, devait trouver indigne de lui de mettre la main sur une partie de la fortune de son hôte, pour peu qu'il semblât possible de s'approprier, par un coup d'audace, cette fortune tout entière.

Aussi Robert ne tarda-t-il guère à entrevoir une spéculation splendide dont les résultats, en cas de succès, seraient de nature à donner le vertige aux plus ambitieux.

Il s'agissait tout simplement d'épouser Henriette, fille unique et par conséquent unique héritière, et de devenir ainsi le seul maître des millions de M. d'Auberive.

Dévoiler ses projets, formuler une demande catégorique, serait folie, se dit Robert, aussi longtemps que vivrait le vieillard.

L'ex-partisan vendéen aimait son enfant plus que tout au monde, et, quand l'avenir et la bonheur de cette enfant se trouveraient en jeu, il ne recommencerait pas sans doute l'imprudence qu'il avait commise en admettant dans l'intimité de son logis le comte de Loc-Earn.

On a beau pousser la confiance jusqu'à l'aveuglement, on s'inquiète du passé d'un futur gendre beaucoup plus que de celui d'un simple commensal, et nous savons que Robert avait les meilleures raisons du monde pour redouter le résultat de certaines investigations rétrospectives.

Il suffirait, en effet, d'une lettre adressée à l'un des signataires des pompeuses attestations produites par le jeune homme pour que la vérité se fit jour aussitôt.

Donc il fallait attendre.

Mais il était matériellement impossible que M. d'Auberive vécût longtemps.

La paralysie faisait des progrès. D'un jour à l'autre une dernière attaque viendrait foudroyer le vieillard.

Robert résolut en conséquence d'appeler à son aide la patience et la prudence, ces deux puissants auxiliaires des entreprises bien conduites, de se faire aimer de la jeune fille et de mettre Henriette dans l'impossibilité de songer à une autre union, en lui faisant promettre de l'épouser et même de l'épouser secrètement, si elle voulait consentir à se marier avec lui.

Le dangereux aventurier, tenant par-dessus tout à mériter le titre de parfait gentleman, avait lu beaucoup, se proposant d'acquérir par ses lectures la connaissance approfondie du monde aristocratique fermé pour lui, mais où il espérait bien entrer un jour triomphant.

Il savait par cœur un livre célèbre et presque classique, *le Rouge et le Noir*.

Il s'avouait avec confiance qu'il était tout aussi beau et certainement beaucoup plus habile que le héros du roman de Stendhal, et que mademoiselle d'Auberive, enfant candide et simple, vivant dans une solitude absolue, privée de tout plaisir, loin de toute distraction, serait bien autrement facile à charmer que mademoiselle de La Môle, lancée dans un monde brillant, entourée, fêtée, courtisée, très-vaine, très-capricieuse et point naïve.

Il se mit tout d'abord à étudier Henriette et il surprit dans ses regards quelque chose de singulier, dont il s'étonna et dont il se promit de connaître la cause.

Un espionnage soutenu lui fit découvrir que la lampe de mademoiselle d'Auberive restait allumée chaque nuit jusqu'à des heures invraisemblables.

Que faisait la jeune fille dans la solitude de sa chambre virginale ?...

Robert, espionnant plus que jamais, trouva le secret de l'armoire aux livres ; il crocheta la porte de cette armoire, il explora son contenu, et il se dit avec une joie sans mélange que

les romans de fâcheuse nature assidûment dévorés par Henriette travaillaient pour lui mieux que ne l'auraient pu faire les roueries les plus compliquées.

Ces lectures malsaines devaient avoir en effet le double résultat de centupler les tendances romanesques qui se trouvent à l'état latent dans le cœur et dans l'esprit de toutes les filles d'Eve, et de faire éclore des passions précoces à un âge où presque toujours on ne sait même pas qu'il existe des passions.

Appuyé sur cette certitude, M. de Loc-Earn fit son plan, ouvrit le feu, mais avec une dissimulation toute prussienne et sans démasquer ses batteries.

Nous savons déjà qu'il pouvait à bon droit passer pour un comédien de premier ordre.

Il se surpassa lui-même en jouant avec un art infini, avec un naturel inimitable, avec des nuances et des gradations merveilleuses, son rôle d'homme éperdument épris, mais qui voudrait cacher son amour et ne le laisse deviner que malgré lui et pour ainsi dire à son insu.

Au bout de six mois de ce manège, Henriette, fascinée par la mise en scène habile des chapitres les plus entraînants de ses livres chéris, était follement amoureuse du secrétaire de M. d'Auberive.

Elle rougissait et pâlisait tour à tour en voyant entrer Robert, et quand le jeune homme lui adressait la parole, elle sentait vibrer dans son cœur chaque note de cette voix sonore et bien timbrée qui lui semblait la plus délicieuse des harmonies.

Robert, tout à sa création, comme on dit au théâtre, affectait une mélancolie croissante et de fréquentes distractions.

Un jour, devant la jeune fille, il apprit à M. d'Auberive, avec une foule de circonlocutions et de licences, qu'il songeait à se séparer de lui, à quitter Paris et la France, à reprendre ses anciens projets et à s'en aller en Australie tenter la fortune dans les placers.

Henriette, assise près de son père qui ne pouvait la voir, devint blanche comme un linge et crut qu'elle allait s'évanouir.

Puisque Robert songeait à s'éloigner, c'est qu'il ne l'aimait pas !..

— Partir ! s'écria le vieillard avec une stupeur douloureuse ; vous voulez me quitter ! N'êtes-vous donc point heureux auprès de nous. mon enfant ? avez-vous à vous plaindre ici de quelqu'un ou de quelque chose ?

— Je serais bien ingrat, répliqua le jeune homme, si je n'appréciais comme il convient les bonnes dont on m'accable et que je suis loin de mériter ! Tout le monde, à votre exemple, monsieur, est parfait pour moi dans votre maison !.. Je devrais être heureux, je le sais bien, mais sans doute je ne suis pas fait pour la vie calme que je mène ici... sans doute j'ai besoin de mouvement et de bruit, d'aventures et de dangers... C'est pour cela qu'il me faudra partir, malgré le profond chagrin qu'une séparation me causera... Je m'éloignerai le cœur brisé, mais obéissant malgré moi à un entraînement irrésistible...

— Et moi ?... moi votre vieil ami ?... que deviendrai-je ? murmura M. d'Auberive ; croyez-vous donc qu'il me soit possible de me passer de vous ? croyez-vous qu'à mon âge on puisse rompre, sans danger pour sa vie, avec une habitude qui en faisait le charme ? Vous m'êtes nécessaire !... Les vieillards sont égoïstes, dit-on, et c'est la vérité ; mais la vieillesse même est leur excuse... C'est aux jeunes gens, à ceux qui comme vous ont le cœur bien placé, de faire preuve d'une abnégation généreuse... Sacrifiez-vous pour moi, mon enfant ! n'abrégez point, par votre départ, le petit nombre de jours qui me restent à passer en ce monde... Vous ferez cela, Robert ? Vous ne parlerez plus de partir ?... Promettez-le moi, je vous en supplie...

Le comte de Loc-Earn prit la main de M. d'Auberive et la pressa entre les siennes, tendrement, respectueusement.

— J'obéirai... dit-il avec une émotion visible, je tâcherai

du moins !... Si le sacrifice n'est point au-dessus de mes forces, je le ferai, je vous le promets...

Il sortit de la chambre sans ajouter un mot, et Henriette défaillante le vit porter son mouchoir à ses yeux, pour essuyer sans doute ou pour cacher des larmes.

Une heure plus tard il fallut aller quérir en toute hâte le médecin habituel du vieux gentilhomme.

La violente secousse ressentie par M. d'Auberive déterminait un commencement de congestion cérébrale qui, rapidement et énergiquement combattue, n'eut pas de suites immédiates.

Le lendemain, Henriette trouva sur la cheminée de sa chambre un billet sans adresse.

Elle déchira l'enveloppe d'une main tremblante, et, prise d'un éblouissement, ne sentant plus le sol sous ses pieds, enveloppée d'une atmosphère flamboyante, la tête en feu, les oreilles pleines de bruissements bizarres, elle lut les lignes suivantes :

« Avez-vous deviné, mademoiselle ? avez-vous compris ?

« Croyez-vous que je sois un ingrat ou que je sois un insensé ?

« Insensé, peut-être le suis-je, mais, à coup sûr, non pas ingrat ! S'il faut partir, c'est que je vous aime !... oui, je vous aime à en mourir !...

« Je voulais m'éloigner, et, quittant cette maison bénie, emporter avec moi mon secret. J'aurais dû persévérer dans une résolution qui me semblait immuable... Les instances de votre père ne m'en ont pas laissé le courage.

« Vous savez la vérité maintenant, et c'est à vous, c'est à vous seule de décider de mon sort que je mets en vos mains...

« Si l'aveu d'un amour qui est toute ma vie, (quoiqu'il n'ose rien espérer...) vous blesse ou vous irrite, il suffira d'un mot, il suffira d'un geste pour me le faire comprendre... »

« Une heure après je ne serai plus là, sans avoir attristé de nouveau votre père par d'inutiles adieux.

« Il m'accusera, ce vieillard si noble et si grand, que j'aime comme si j'étais son fils, il m'accusera d'avoir oublié ses bienfaits... d'avoir repoussé la main généreuse qui s'est tendue vers moi...

« Vous vous tairez, mademoiselle... (à quoi bon me défendre ?) mais dans le fond de votre cœur vous direz que je n'étais point coupable et que je m'éloigne désespéré...

« Faut-il restes ? Faut-il partir ? »

Deux fois, dix fois, cent fois peut-être la jeune fille relut ce billet, très-habile sans doute en sa banalité, et près duquel les lettres les plus ardentes de la *Nouvelle Héloïse* lui semblaient pâles et sans chaleur.

Elle en murmurait à demi-voix chaque ligne, chaque mot, chaque syllabe, croyant entendre résonner autour d'elle les accords d'une musique céleste, quelque chose de comparable aux chœurs des anges chantant les joies paradisiaques.

— Il m'aime !... il m'aime !... il m'aime !... se répétait-elle en delire. C'était donc vrai !... Je ne me trompais pas ?... il m'aime !...

Pour se calmer, pour se remettre, il lui fallut beaucoup de temps. Enfin, peu à peu, la fièvre d'exaltation qui fouettait son sang fit trêve, son visage baigné d'eau fraîche reprit ses tons d'une pâleur chaude qu'un vermillon brûlant avait remplacés pendant plus d'une heure, l'éclair de ses yeux s'éteignit.

Elle quitta son appartement et, d'un pas mal affermi, elle descendit le grand escalier pour aller rejoindre son père.

Dans le salon qui précédait la chambre de ce dernier, elle se vit à l'improviste en face de Robert.

Le jeune homme allait passer en la saluant très-bas et sans lui adresser la parole, mais elle s'arrêta, et appuyant la main sur son côté gauche, pour contenir les battements de son cœur qui sautait dans sa poitrine comme un oiseau captif, elle balbutia ce mot :

— Restez...

— Je resterai... répondit simplement Robert en s'inclinant

plus bas encore qu'il ne l'avait fait, puis il se remit en marche et quitta le salon.

Henriette restée seule tomba presque inanimée sur un siège ; elle avait eu la force de parler, mais maintenant son audace l'effrayait et elle ne pouvait plus se soutenir.

—Pauvre petite fille !... se disait pendant ce temps M. de Loc-Earn avec le sourire de Méphisto songeant à Marguerite. Elle tremblait comme la feuille, mais elle n'a point hésité ! Présentement elle est à moi, beaucoup plus que la France au roi ! il ne me reste désormais qu'à choisir mon jour et mon heure... La chère mignonne attend... Je ne la ferai point attendre...

III

Un soir, six mois et demi environ après l'installation du comte de Loc-Earn dans la maison de M. d'Auberive, Henriette avait, comme de coutume, quitté son père au moment où sonnait dix heures et s'en alla terminer la veillée dans son boudoir où elle se livra à la lecture et à la rêverie.

Assise sur un siège très-bas, près de la cheminée où le feu pétillait joyeusement, (on était au mois de janvier), la jeune fille, les yeux fixes, les mains jointes sur ses genoux, s'abandonnait à une rêverie profonde.

Depuis qu'un sentiment nouveau et d'une puissance incomparable s'était emparé d'elle, mademoiselle d'Auberive ne visitait plus l'armoire aux livres défendus.

A quoi bon se repaître de fiction ? à quoi bon dévorer les vaines images d'un amour dont elle avait la réalité ?...

Henriette aimait mieux mille fois charmer ses heures de solitude en feuilletant les pages inédites du roman écrit dans son cœur.

Tout à coup elle tressaillit, releva la tête et se retourna brusquement.

Un bruit faible, mais distinct, venait de frapper son oreille. Ce bruit partait du cabinet voisin dont la porte était entrebaillée.

On eût dit que l'une des portes venait de s'entrouvrir doucement.

—Est-ce vous, Ursule ? demanda mademoiselle d'Auberive, supposant que peut-être sa femme de chambre était redescendue...

Aucune réponse ne fut faite à cette question.

—J'aurai mal entendu... se dit la jeune fille, et elle reprit son attitude et sa rêverie...

Au bout de quelques secondes, le même bruit se renouvela, mais plus fort.

Il était impossible de s'y tromper. Quelque chose d'inexplicable se passait dans le cabinet.

Cette fois Henriette eut peur.

Elle se leva d'un bond et balbutia :

—Qui est là ? Répondez... mais répondez donc !...

En même temps elle s'approchait de la cheminée pour saisir et pour agiter le cordon de la sonnette qui devait réveiller Ursule et la faire descendre au plus vite.

Elle n'eut pas le temps de finir le geste commencé.

La porte du boudoir s'ouvrit tout à fait, et Robert de Loc-Earn se montra dans l'encadrement sombre, imposant silence à la jeune fille d'un geste suppliant, et disant d'une voix très-basse :

—C'est moi, mademoiselle. Au nom du ciel n'appellez pas !

—Vous ! répéta Henriette bouleversée par une émotion qui n'était plus de l'épouvante ; vous, monsieur ! ici, après que mon père est entré dans sa chambre ! Comment êtes-vous ici et qu'y venez-vous faire ?

Si mademoiselle d'Auberive avait réfléchi, elle n'aurait point prononcé les paroles banales que nous venons de reproduire.

Cent fois ses lectures clandestines avaient mis sous ses yeux des situations semblables à celle qui se présentait pour elle. L'action d'un amoureux se ménageant un tête-à-tête avec la femme qu'il aime et le but qu'il se propose se passaient assu-
rément à merveille d'explications et de commentaires.

En se voyant seule à une telle heure, en face de celui qu'elle aimait et vers lequel, cinq minutes plutôt, s'envolait sa pensée, l'imprudente et romanesque jeune fille redevint soudainement une enfant timide et chaste.

Henriette... murmura Robert qui, pour la première fois, se servait du nom de baptême de mademoiselle d'Auberive en s'adressant à elle, vous savez bien que je vous aime ? oui, je vous aime ! et j'en ai le droit !... En m'ordonnant de ne point partir, vous m'avez permis de vous aimer...

—Peut-être... répondit la jeune fille cachant dans ses deux petites mains son visage empourpré par cet aveu direct, mais je ne vous ai point permis de me le dire... oh ! non, jamais ! et je vous défends surtout de me le répéter ici, où vous vous êtes introduit par je ne sais quelle ruse inexplicable, indigne de vous, indigne de moi...

—Il faut cependant que je vous parle... il le faut... reprit Robert, car si vous ne consentez point à m'entendre, mon cœur trop gonflé se brisera...

—Eh bien ! soit... Je vous entendrai... oui... je vous le promets... mais pas en ce moment... demain...

—Pourquoi pas à l'instant ?

—Pouvez-vous me le demander ?... votre présence ici, vous ne l'ignorez point, est presque une insulte pour moi...

—Henriette, une semblable parole est bien injuste et bien blessante !... Insulte-t-on ce qu'on adore ?... Et je vous adore... et je voudrais m'agenouiller pour mieux honorer mon idole...

—Monsieur Robert, je vous en supplie, retirez-vous !...

—Je voudrais obéir et je n'en ai pas le courage...

—Mon Dieu ? mon Dieu ?... vous voulez donc me compromettre !...

—Et comment ? Personne au monde ne peut soupçonner ma présence ici... Les valets sont couchés... Ursule est endormie...

—Qu'importe ? ma conscience me défend de vous écouter ici... Demain... je vous l'ai promis... demain, je vous le promets encore... demain, vous parlerez...

—Demain, comme aujourd'hui, comme hier, l'occasion de me trouver seul avec vous ne se présentera pas...

—S'il le faut, je la ferai naître... mais retirez-vous... oh ! retirez-vous... je le veux...

—Ainsi vous me chassez !... dit le jeune homme douloureusement ; ah ! comme il aurait mieux valu, comme il aurait été moins cruel, quand j'ai mis mon cœur à vos pieds, quand j'ai mis mon sort dans vos mains, quand je vous ai écrit : " Faut-il rester ? Faut-il partir ? " de me répondre : " Il faut partir ?..." J'aurais souffert, sans doute... oh ! oui, beaucoup souffert !... mais moins qu'en ce moment !... vous m'abandonniez à ma destinée... vous ne me chassez pas !

Robert, en disant ce qui précède, fit un geste d'angoisse et du revers de sa main essuya sur sa joue une larme qui ne coulait point.

—Dieu me garde de vous faire souffrir !... balbutia mademoiselle d'Auberive ; si je le fais, c'est sans le savoir... sans le vouloir, je vous le jure ; mais vous voyez bien que je tremble... mais vous voyez bien que j'ai peur...

—Peur de moi !... répéta M. de Loc-Earn avec un air de profonde amertume ; ainsi vous doutez de mon respect... vous doutez de mon honneur... vous doutez de ma loyauté... Allons, voilà le dernier coup !... tout est fini et bien fini !... Adieu, mademoiselle... adieu pour toujours !

Robert s'inclina devant la jeune fille et se dirigea lentement vers la porte par laquelle il était entré.

Une résolution terrible se lisait sur le visage sombre de ce grand comédien.

—Où allez-vous ? lui demanda Henriette folle de terreur.

—Vous le savez bien... répondit-il.

—Vous quittez l'hôtel ?...

—Je quitte la vie...

Mademoiselle d'Auberive ne parvint qu'à grand-peine à étouffer le cri d'angoisse appelé sur ses lèvres par cette réponse qui ferait sourire aujourd'hui dans les théâtres de mélodrame.

—Mourir... balbutia-t-elle, vous voulez mourir !...

—Oui, pardieu ! répliqua Robert ; qu'ai-je à faire désormais en ce monde où celle qui est tout pour moi me méprise et me le dit en face ? ...

—Moi... vous mépriser ! moi ! fit avec des sanglots la malheureuse enfant. Je vous ai dit que je vous méprisais... moi ? moi ? ...

—Vous avez fait mieux que de me le dire... vous me l'avez prouvé !... Le mépris de la femme que l'on aime, c'est trop, voyez-vous, cela tue... .

—Et pour vous prouver que vous ne m'avez point comprise, pour vous prouver que je vous estime... que faudrait-il ? ...

—Il faudrait, répondit Robert, me témoigner cette confiance que vous m'avez tout à l'heure si durement refusée... il faudrait, pendant quelques minutes, (vous voyez que je ne suis pas exigeant), me permettre de m'asseoir à côté de vous, me regarder en souriant et m'écouter sans avoir peur... Voilà ce qu'il faudrait... Mais c'est trop, n'est-ce pas ?... adieu... .

—Restez... dit vivement mademoiselle d'Auberive, asseyez-vous... Parlez... j'écoute... je souris... j'ai confiance... .

Robert, au lieu de s'asseoir, s'agenouilla devant la jeune fille, et murmura ;

—Merci, ma douce bien-aimée !... Pour la seconde fois vous me rendez la vie ! ah ! vous êtes un ange, et je vous aime... Je vous aime !... Si vous saviez comme je vous aime !... Maintenant, je vous dis bonsoir, à demain, ne m'oubliez pas... .

—Comment pourrai-je vous oublier ? dit la jeune fille ! Bonsoir, à demain... .

III

A partir de ce jour, Henriette ne fut plus la même.

Ce qui restait de délicieusement enfantin dans son caractère disparut ; une tristesse profonde s'empara d'elle et ne la quitta plus.

Elle aimait toujours Robert, néanmoins, mais il y avait au fond de sa tendresse une désillusion morne, une sorte de douloureuse angoisse.

C'était donc cela, l'amour ! ...

Elle se rappelait ces peintures colorées trop vivement des romans dangereux qu'elle avait lus, ces scènes spirituellement lencieuses qui lui aient monté à ses tempes tout le sang de son cœur ; elle les comparait à ses souvenirs et le dégoût lui venait aux lèvres... .

Ses illusions de toute nature, comme les feuilles d'un jeune arbre secoué par un vent d'orage, jonchaient le sol autour d'elle.

La seule pensée d'un nouveau tête-à-tête avec l'homme dont une surprise avait fait son amant lui causait une indicible terreur.

Elle reçut encore cependant... elle n'osait pas refuser d'entrevue ; il s'imposait à elle... il la dominait... Mais depuis qu'elle éprouvait cet amour qu'elle n'osait avouer à son père, c'est en tremblant qu'elle présentait son front au baiser de ce dernier.

Il lui semblait que sur ce front le vieillard allait voir un amour secret et qu'au lieu de ses douces et tendres paroles une malédiction était prête à sortir de sa bouche irritée.

Un jour, s'arma-t de fermeté, elle dit à Robert :

—Continuer à vous aimer ainsi, voyez-vous, ne m'est plus possible !... L'amour que j'éprouve pour vous est un fardeau trop lourd pour moi... J'étouffe dans cette atmosphère de dissimulation, de mensonge, d'hypocrisie ; il faut en finir... .

—En finir ? demanda l'aventurier.

—Ayons le courage de nous jeter ensemble aux genoux de mon père, et de lui dire que nous nous aimons... Il est bon... il m'adore... il a pour vous, vous ne l'ignorez pas, une affection toute paternelle... il vous accueillera, il nous unira... Robert, je serai votre femme... Nous ferons cela, n'est-ce pas ? nous le ferons bientôt ?... nous le ferons aujourd'hui plutôt que demain ?... à l'instant plutôt que dans une heure ?

—Non, répondit M. de Loc-Earn, nous ne le ferons pas... .

—Vous refusez de vous joindre à moi pour demander le consentement de mon père ? murmura douloureusement la jeune fille.

—Il le faut... .

—Mais pourquoi ?

— Parce que vous êtes riche et parce que je suis pauvre.

—Qu'importe cela ?

—Il importe à mon honneur de gentilhomme que M. d'Auberive ne puisse soupçonner dans mon amour quelque honteux calcul, quelque spéculation basse et vile ! Que suis-je ici, sous le toit de votre père ?... un ami, soit ! mais en même temps un secrétaire, un subalterne investi de la confiance de celui qui l'emploie... Et j'aurais abusé de cette confiance pour épouser l'héritière de trois ou quatre millions ! Allons donc ! savez-vous bien que ce rôle serait blessant ! Et M. d'Auberive me croirait capable de le jouer si je faisais ce que vous dites !

—Non, cent fois non ! il ne le croirait pas !

—Il le croirait, répéta Robert, et il aurait le droit de le croire... .

—Il vous estime, vous le savez bien.

—Son estime se changerait en mépris, et je refuse d'être méprisé !... L'honneur d'abord ! l'honneur avant tout !... .

—Je vous ai déjà dit que je ne voulais plus de mensonges !

—Garder le silence n'est pas mentir... .

—Gardez-le donc, ce silence, si cela vous plaît... moi, je parlerai et je dirai à mon père que je vous aime.

—Même si je vous prie de vous taire ?... .

—Oui, même dans ce cas... .

—Même si je vous défends de parler ?

—Je n'obéirai pas... .

—Faites, Henriette, dit Robert d'une voix sombre ; faites, vous être libre !... mais je le suis aussi, moi, d'employer, pour me soustraire au plus flétrissant des soupçons le seul moyen qui soit en mon pouvoir !... Au moment où M. d'Auberive saura que je vous aime, s'il m'accuse de faire un marché honteux, je me ferai sauter la cervelle !... En face de mon cadavre, il sera bien forcé de croire que c'est vous que j'aimais, vous seule et non votre fortune.

La jeune fille baissa la tête et ne répondit pas. Elle était vaincue. Le comte de Loc-Earn triomphait une fois de plus. En présence de cette délicatesse ombrageuse, Henriette sentait grandir son admiration et son amour.

Il avait atteint son but par l'amour qu'il avait inspiré à la jeune fille, en rendant tout autre mariage impossible pour Henriette. Désormais il ne s'agissait plus que d'attendre avec patience la mort prochaine du vieillard.

Le lendemain de cette mort, il imposerait silence à ses beaux scrupules et deviendrait, sans se faire prier plus que de raison, l'heureux mari de l'héritière.

Grand fut son étonnement quand un soir (cinq mois environ après la scène que nous venons de raconter) mademoiselle d'Auberive, se croisant avec lui dans le salon qui précédait la chambre de son père, lui dit tout bas et vivement :

—A demain... il le faut... .

—J'y serai, répliqua-t-il.

Henriette continua son chemin.

—Que se passe-t-il et que me veut-elle ? se demanda Robert en la regardant s'éloigner. Pourquoi cette porte hermétiquement close va-t-elle se rouvrir aujourd'hui ?... Est-ce un caprice de fille amoureuse ? Je n'en crois pas un mot ! Mais alors, qu'est-ce donc ?... Ah ! bah ! nous verrons bien !... .

A l'heure indiquée l'aventurier quitta son appartement sans emporter de lumière et en étouffant le bruit de ses pas, chose facile sur des escaliers et sur des parquets couverts d'épais tapis.

Henriette l'attendait auprès de la porte entre-bâillée qu'elle referma après l'avoir introduit.

—Chère bien-aimée, murmura-t-il, laissez-moi vous dire combien je suis heureux ! Je n'espérais pas... je n'osais plus espérer un pareil, un si grand bonheur... .

En même temps il essaya de porter à ses lèvres la petite main qui venait de le guider et que la jeune fille lui retira par un geste rapide.

—Robert, dit-elle impérieusement en se posant devant lui, regardez-moi !

Le visage d'Henriette semblait modelé dans un bloc de cire vierge, tant sa pâleur était inouïe ; un sillon bleuâtre entourait ses paupières rouges ; elle venait de pleurer beaucoup, ses joues restaient humides de larmes.

— Vous semblez souffrir, mon amie, reprit M. de Loc-Earn ; qu'avez-vous ?

— Il me demande ce que j'ai ! s'écria mademoiselle d'Auberive sans paraître se souvenir que des oreilles indiscrettes pouvaient l'entendre parler si haut, et ses traits contractés exprimaient la douleur ; Robert, j'ai songé sérieusement à mon affection et je suis certaine de vous aimer véritablement. Et si vous refusez de m'épouser, c'est que vous ne m'aimez pas. Vous donnez pour raison l'opposition probable, je l'admets, de mon père. Eh bien, nous pouvons nous marier sans que mon père le sache et tenir notre mariage secret pour tout le monde jusqu'à sa mort.

— En effet, c'est une excellente idée, Henriette. A cette condition je consentirai au mariage, parce que je vous aime véritablement. Mais, comme il faut tout prévoir, si Dieu bénissait notre mariage, ce que nous devons espérer, il faudrait que M. d'Auberive ignorât les conséquences de notre union. Dans ce cas, tu pourras prétendre un voyage et tout sera dit.

Les deux amoureux résolurent le mariage. Le lendemain, Robert prenait des arrangements, avec un ministre du culte, qui célébra le mariage le même jour.

Les époux retournèrent à la maison sans que personne n'eût connaissance de leur mariage.

Il s'écoula ainsi plusieurs mois sans que les époux éveillent le moindre soupçon.

Robert dont le cerveau en ébullition travaillait sans cesse, cherchait, jour et nuit, le moyen de sortir victorieusement d'une situation en apparence inextricable.

M. d'Auberive, Joseph le valet sexagénaire, et Ursule la vieille gouvernante, étaient les seules personnes qui vécussent à côté d'Henriette.

Le vieillard, aussi bien que les deux serviteurs, était assurément inaccessible au soupçon. Néanmoins, il fallut songer aux moyens d'éloigner la jeune femme de la maison pendant quelque temps.

Le problème semblait insoluble. Robert trouva pourtant un moyen de le résoudre.

M. d'Auberive avait une sœur, la comtesse de Nancrey, un peu plus âgée que lui, veuve, sans enfants, fort riche, et ne quittant point, depuis de longues années, une grande terre qu'elle possédait aux environs d'Orléans, tout près des sources du Loiret, et dont Henriette devait hériter.

Madame de Nancrey, toujours souffrante, passait les trois quarts de sa vie sur son lit ou sur une chaise longue, mais son intelligence n'était point altérée. Elle aimait beaucoup sa nièce qu'elle avait vue une fois, tout enfant, et qu'elle connaissait, jeune fille, par une photographie.

Henriette écrivait à sa tante au jour de l'an et à l'époque de sa fête.

Madame de Nancrey répondait quelques lignes pleines d'affection, terminées invariablement par ces mots : « Embrasse pour moi ton père. Je souhaiterais fort vous embrasser moi-même tous les deux avant de mourir, mais je n'y compte pas beaucoup. »

Robert déroba un de ces courts billets dont un large cachet rouge, aux doubles armes des d'Auberive et des Nancrey, fermait le pli.

L'adroit aventurier prit avec de la cire à modeler l'empreinte en relief du cachet de la comtesse, et sur ce relief il coula du soufre, qui, solidifié, donna la reproduction identique, en creux, des deux écussons accolés.

Ensuite il étudia l'écriture.

L'imitation de ses grands caractères aristocratiques, mais tremblées, ne devait être et ne fut qu'un jeu d'enfant pour une main aussi habile et aussi expérimentée que celle de Robert.

Le résultat de ces petits travaux préparatoires nous sera bientôt connu.

IV

Robert fit de beaux rêves cette nuit-là ! Les choses allaient à souhait. Tout permettait de supposer qu'une entreprise commencée si heureusement marcherait sans encombre jusqu'à son dénouement.

Le lendemain, le mari d'Henriette se rendit au boulevard des Batignolles, où il eut avec une femme l'entrevue à laquelle nous avons assisté dans l'un des premiers chapitres.

Le jour suivant une lettre portant le timbre d'Orléans, et scellée d'un large cachet de cire rouge aux armes accolées des d'Auberive et des Nancrey, arriva par le courrier du matin.

— C'est de ma sœur ! s'écria le vieillard aussitôt que cette lettre lui fut remise. Déchire l'enveloppe, Henriette, et lis bien vite. . . Il me semble que l'écriture de la comtesse est changée et plus irrégulière que de coutume. . . C'est mauvais signe. . .

La jeune fille obéit.

Elle savait ce que contenait la lettre, elle avait conscience du mensonge dont elle allait se rendre complice ; aussi sa main tremblait en brisant le cachet, sa voix tremblait en lisant les lignes suivantes :

« Mon frère,

« Dieu me rappelle à lui. . . Mes jours sont comptés, je le sais, et peut-être mes heures. Le médecin qui sort d'ici ne me l'a point caché. Je ne vous reverrai plus, car, si grande que soit notre affection mutuelle, il vous est aussi impossible de venir à moi qu'il m'est impossible d'aller à vous. . .

« Dans cette lettre, la dernière que vous recevrez de moi, je vous demande un sacrifice et je suis sûre que vous ne me le refuserez pas.

« Je désire embrasser ma chère nièce Henriette avant de mourir. Ayez donc le courage de vous séparer d'elle pour un temps qui sera bien court. Envoyez-la me fermer les yeux. Qu'elle vienne. . . qu'elle vienne. . . et qu'elle se hâte ! . . .

« Adieu, mon frère, ou plutôt *au revoir*. . . là-haut ! . . .

« Votre sœur qui vous aime,

« COMTESSE DE NANCREY. »

M. d'Auberive avait écouté, la tête basse.

Du revers de sa main gauche il essuya deux grosses larmes qui roulaient sur ses joues, et, quand Henriette eut achevé, il murmura :

— Pauvre sœur ! . . . je savais bien, je savais depuis longtemps que je ne la reverrais plus, et cependant, en songeant à elle, mon cœur se serre. . . Elle a raison d'écrire : *Au revoir*. . . là-haut ! . . . et le moment est proche où j'irai la rejoindre. . .

Puis il ajouta d'une voix plus haute et plus ferme :

— Henriette, mon enfant, pour la première fois nous allons nous séparer. . . Pas plus que moi tu ne voudrais désobéir à la suprême volonté de ta tante. . . Tu partiras ce soir. . .

— Oui, mon père. . . répondit la jeune fille.

— Ton voyage, vraisemblablement, sera court. . . reprit M. d'Auberive. Ma pauvre sœur nous le dit, ses jours sont comptés. . . Il suffira donc d'emporter un peu de linge et des vêtements noirs. . . Combien faut-il de temps pour préparer une petite malle ? . . .

— Une heure peut suffire, et au delà, mon père. . .

— Ursule t'accompagnera. . . Je voudrais te donner aussi Joseph, mais, tu le sais, je ne puis me passer de lui. . . Préviens Ursule et commande-lui de prendre ses mesures.

— Oni, mon père. . .

— Charge Joseph en même temps de monter chez Robert et de le prier de venir ici. . . Vivant depuis tant d'années tout à fait en dehors de ce qui se fait dans le monde actif, je ne sais plus rien, je ne peux plus rien. . .

— Oui, mon père. . . répéta Henriette pour la troisième fois.

Elle quitta la chambre, où M. de Loc-Earn entra quelques minutes plus tard.

— Vous savez ce qui nous arrive, mon ami ? dit M. d'Auberive en lui tendant la main.

Robert secoua négativement la tête.

— Ma fille nous quitte. . . reprit le vieillard.

Robert fit un geste de surprise.

—Nous venons de recevoir une tristo nouvelle... la comtesse de Nancrey, ma sœur, est mourante... Henriette va lui fermer les yeux...

—Aujourd'hui ? demanda Robert.

—Ce soir...

—Peut-être désirez-vous, monsieur, que j'accompagne mademoiselle d'Auberive ?

—J'aurai recours à votre obligeance en effet pour lui servir de garde-du-corps, mais seulement jusqu'au chemin de fer... Pour le voyage, Ursule suffira...

—Je suis à vos ordres...

—Il est possible, n'est-ce pas, de prendre ses mesures de telle sorte que deux femmes se trouvent à l'abri de tout contact déplaçant dans un train de voyageurs ?... S'il faut retenir un wagon entier, je le ferai... la question d'argent est sans importance...

—Ce serait une dépense inutile... l'administration réserve, dans chaque train, un compartiment pour les dames seules.

—Je voudrais savoir les heures de départ...

—Rien de plus facile... Je vais me procurer un indicateur.

Robert en avait un dans sa chambre ; il n'eut donc pas même besoin de sortir de l'hôtel et M. d'Auberive s'émerveilla de sa promptitude.

On étudia l'indicateur, et il fut décidé qu'Henriette et sa femme de chambre partiraient par le train de cinq heures vingt minutes.

—Il y a loin de la rue de la Ville-l'Evêque au boulevard de l'Hôpital, où se trouve la gare... reprit M. de Loc-Earn ; mademoiselle votre fille devra donc, pour être sûre de ne pas manquer le train, vous quitter à quatre heures précises...

—Vous réglerez vous-même le départ, mon cher comte... il faudra se procurer une voiture...

—J'ai quelques courses à faire, si vous n'avez pas besoin de moi, dans l'après-midi... Je me charge de ramener un véhicule, sinon brillant, du moins commode...

—Vous êtes l'obligeance même et j'accepte...

Cinq ou six vieux carrosses, très luxueux jadis, moisissaient sous les vastes remises de l'hôtel, et le drap de leurs doublures offrait une lanne inépuisable à des générations de mites ; mais depuis dix ans M. d'Auberive, ne sortant plus de sa chambre, n'avait pas de chevaux.

Une partie de la journée s'écoula.

A quatre heures moins un quart, Robert vint annoncer que la voiture attendait devant la porte.

Henriette pleurait auprès de son père.

Le vieillard murmurait à son oreille de douces et tendres paroles pour la consoler, pour la raffermir, mais tout en parlant il pleurait lui-même.

Le moment des adieux fut d'une tristesse déchirante. M. d'Auberive embrassa sa fille avec tout ce qui lui restait de forces, et, comme elle sanglotait les deux bras passés autour de son cou, il lui dit vivement :

—Va-t'en, chère Henriette... va-t'en ! il le faut... Si tu restais une minute de plus, le courage me manquerait et je ne te laisserais plus partir...

—Venez, mademoiselle... ajouta Robert ; l'heure s'écoule et le train n'attend pas.

La jeune fille embrassa le vieillard une dernière fois et sortit de la chambre en cachant son visage dans ses mains.

Elle prit place dans la voiture, sur la banquette du fond, ayant Ursule à côté d'elle.

M. de Loc-Earn s'assit en face de cette dernière.

La petite malle se trouvait déjà sur l'impériale, garantie de toute chute par la classique galerie de fer.

Le véhicule était un vieux fiacre à l'ancienne mode, très large et garni de velours d'Utrecht avec des rideaux de calicot rouge. Les deux bidets bretons qui le traînaient semblaient plus solides que quelques-uns de leurs confrères en infortune. Le cocher n'avait pas mauvaise figure.

—Où allons-nous, bourgeois, s'il vous plaît ? demanda-t-il en se penchant vers l'une des portières.

—Au chemin de fer d'Orléans... répondit Robert, et du train ! vingt sous de pourboire...

—Suffit !... on va brûler le pavé...

L'attelage s'ébranla, mais l'apparence des chevaux sans doute était trompeuse, et l'appât du pourboire promis ne suffisait point à leur donner des jambes, car jamais allure de fiacre ne fut plus lente et plus monotone.

M. de Loc-Earn en fit la remarque à haute voix et il ajouta :

—Heureusement nous avons du temps devant nous...

Le silence s'établit.

Henriette appuyait son mouchoir sur ses yeux humides.

Robert observait Ursule à la dérobée. Tout à coup il sourit, en remarquant les premiers symptômes d'un phénomène au moins bizarre, mais qui ne sembla pas l'étonner.

La vieille fille venait d'éprouver soudainement un irrésistible besoin de dormir. Par respect pour sa maîtresse et pour M. de Loc-Earn, elle lutait avec énergie, mais sans résultat, contre ce sommeil intempestif.

Ses yeux se fermaient, et vainement elle essayait de les tenir ouverts. Ses paupières à peine soulevées retombaient. Sa tête roulait d'une épaule à l'autre et ne se dressait une seconde que pour recommencer bientôt son mouvement de balancier.

Enfin la digne gouvernante, tout à fait vaincue, perdit la conscience de son état et ne résista plus. Sa tête abandonnée s'appuya contre le velours fané de la voiture, et, chose inconvenante au premier chef, surtout pour une personne âgée, respectable et bien au courant des saines traditions de l'étiquette, Ursule se mit à ronfler comme dans son lit.

La pauvre fille était au fond moins coupable en réalité qu'en apparence...

Robert, sous prétexte de lui donner un ordre pressant de la part d'Henriette, avait franchi le seuil de l'office où elle dînait avant de partir, et pendant une minute il était demeuré seul en face du potage entamé et du verre à moitié rempli.

Il n'en fallait pas plus, ce nous semble, pour expliquer le sommeil d'Ursule.

Le fiacre marchait toujours, mais il laissait notablement sur la gauche le chemin qui devait le conduire à la gare du boulevard de l'Hôpital, et, après avoir traversé tout Paris, il se dirigeait vers les hauteurs aboutissant à la plaine de Mont-rouge.

Il dépassa les fortifications et s'engagea dans une campagne nue et presque sinistre.

Robert prit alors dans sa poche une fiole microscopique et une petite boule de coton, il versa sur le coton quelques gouttes du contenu de la fiole, et il appuya cette sorte de coussinet entre les narines d'Ursule qui cessa aussitôt de ronfler, tandis qu'une odeur pénétrante et *sui generis* se répandait dans la voiture.

—Qu'est-ce donc ? demanda non sans inquiétude Henriette tirée de sa rêverie douloureuse par le mouvement de Robert et par l'odeur pénétrante du liquide.

—Du chloroforme, tout simplement... répondit le jeune homme ; n'ayez aucune crainte, ma chère...

—Du chloroforme ! répéta Henriette d'Auberive, épouvantée ; on dit que cela tue !...

—Quelquefois, mais très rarement... répliqua M. de Loc-Earn avec philosophie.

Le fiacre s'arrêta.

V

On était arrivé en face d'une petite maison que Robert avait louée l'avant-veille.

—Baissez votre voile, Henriette... dit vivement ce dernier ; il ne faut pas qu'on puisse vous voir...

Henriette, obéissant à cette brève injonction, achevait à peine de cacher ses traits sous les plis épais de la dentelle noire à larges fleurs, quand la portière du fiacre s'ouvrit en grinçant.

Sarriol encadra dans l'ouverture sa pâle figure de voyou

cynique, souleva sa casquette plate, jeta sur la jeune femme un regard étincelant de curiosité, et fit une grimace de désappointement en rencontrant l'obstacle du voile.

— Vous êtes là tous deux ? demanda M. de Loc-Earn.

— Oui, mon maître, répliqua Sarriol, et solides au poste, pour vous servir... Je suppose que cette dame est la personne... ajouta-t-il en désignant Ursule endormie.

— C'est elle, et il faut la porter dans la maison sans perdre une minute.

— Suffit ! ça ne pèsera pas une once... Aidez-moi un peu, s'il vous plaît, pour le déménagement.

Robert et Sarriol se mirent en devoir d'extraire la gouvernante de son coin et de la sortir du fiacre comme un colis d'une nature encombrante et fragile ; ils y parvinrent, mais non sans peine, et le bandit parisien entreprit de soulever à lui tout seul cette masse inerte.

Avant d'avoir fait trois pas il dut y renoncer... il ployait sous la charge.

— Mazette ! dit-il avec un gros juron qu'il nous paraît superflu de reproduire, la brave dame est plus lourde qu'elle n'en a l'air ! une demi-douzaine de forts de la Halle, avec leurs chapeaux blancs dans le dos, ne seraient pas de trop ! Vite un coup de main, Limassou.

Limassou accourut.

Il prit Ursule par les pieds, tandis que Sarriol la soutenait par les épaules, et, le fardeau ainsi divisé devenant d'un transport facile, les deux hommes traversèrent le jardin, entrèrent dans le logis délabré, puis, par une sorte d'échelle de meunier, arrivèrent à l'une des chambres du premier étage où ils placèrent délicatement Ursule sur la paillasse d'un lit qui n'avait ni matelas, ni drap, ni couvertures.

L'unique fenêtre prenait jour, non sur le jardin et par conséquent sur la route, mais sur les terrains vagues s'étendant derrière la maison.

— Maintenant, la consigne ? demanda Sarriol.

— Elle est bien simple... répliqua Robert ; il faut que la personne dont je vous confie la garde ne puisse sortir d'ici sous aucun prétexte avant que je vienne la chercher moi-même ; retenez-la donc de gré ou de force, mais je vous défends de la maltraiter...

— Soyez paisible, mon maître, on sera chevalier français !... on connaît les égards qui sont dus au beau sexe, même quand le beau sexe n'est pas beau... Mais dites-moi, s'il vous plaît, monsieur Robert, va-t-elle dormir longtemps comme ça, la bonne dame ?

— Quatre ou cinq heures, je pense... un peu plus ou un peu moins... ceci n'importe guère...

— Pardonnez-moi, ça importe beaucoup... voici pourquoi : quand elle ouvrira l'œil, nous aurons beau être bien gentils et faire la bouche en cœur, Limassou et moi, naturellement elle ne sera pas contente...

— C'est probable, en effet... dit Robert avec un sourire.

— Elle voudra savoir pourquoi, s'endormant dans un fiacre, elle se réveille dans une chambre qui n'est pas belle, entre deux bons garçons... Elle demandera où elle est, et pourquoi, et comment, et ce que la petite den oiselle est devenue... Enfin une ribambelle de questions... des questions à n'en plus finir... Que faudra-t-il répondre ?

— Rien.

— Alors elle voudra s'en aller... et dame !... je comprends ça... mettez vous à sa place...

— Vous l'empêcherez de partir.

— Elle fera un sabbat d'enfer... Elle poussera des cris de paon...

— Vous l'empêcherez de crier.

— Et comment ? Il y a certainement des moyens très-expéditifs pour imposer silence aux dames... Je connais des gourdin d'une persuasion incomparable... Mais vous nous commandez la douceur et la politesse... C'est pas avec des salamales que nous lui ferons entendre raison.

— Je vous permets de la menacer et qui plus est de la bâillonner, s'il le fallait absolument.

— A la bonne heure ?...

Robert tira de sa poche un mouchoir de soie.

— Tenez, dit-il en donnant ce mouchoir à Sarriol, quand vous lui aurez attaché ceci sur la bouche pendant cinq minutes, elle comprendra que vous êtes les plus forts et elle deviendra docile ; mais ne recourez à cette violence qu'à la dernière extrémité... en désespoir de cause... Faites bonne garde, et quand l'un de vous dormira, que l'autre ne quitte pas un instant la prisonnière...

— Parbleu ! ça va de soi !

— Vous avez des provisions pour plusieurs jours, rien ne vous appelle donc au dehors... Ne sortez de la maison sous aucun prétexte...

— C'est elle, c'est juré ! fit Sarriol. On est honnête ou on ne l'est pas...

— Je viendrai d'ailleurs de temps en temps, à l'improviste, m'assurer par moi-même de la façon dont les choses se passent... reprit Robert.

— Vous nous trouverez l'œil ouvert et l'oreille au guet.

— Et si je suis content, outre la somme payée d'avance et la somme promise, vous toucherez une prime...

Sarriol battit un entrechat, et comme le prétendait Robert Saulnier quittait la maison isolée, il voulut le reconduire jusqu'à la voiture.

— Bon voyage, mon maître, et bien du plaisir !... lui cria-t-il après avoir refermé la portière.

Bijou avait tourné la tête de ses chevaux du côté de Paris ; le véhicule recommença lentement à rouler.

Sarriol le laissa filer pendant une certaine distance, puis, prenant son élan, il se mit à courir après lui avec une vitesse prodigieuse, le rejoignit et s'assit tranquillement, les jambes pendantes, sur la planche de derrière, entre les deux ressorts rouillés qui soutenaient la caisse verroulée.

Tout ce qui précède avait pris beaucoup de temps, la nuit tombait au moment où le fiacre quittait la plaine de Montrouge. Elle était profonde quand il fit halte, au boulevard des Batignolles, devant l'immeuble du sieur Vignot, dit *Fil-en-Quatre*.

Et maintenant que voici nos comptes avec le passé liquidés d'une façon complète et croyons-nous, suffisamment claire, rejoignons M. de Loc-Earn à la minute précise où, mal remis de la stupeur et de la colère qu'il avait éprouvées en voyant tous ses secrets et tous ses projets aux mains de Sarriol, il se préparait à pénétrer de nouveau dans la maison suspecte, en murmurant cette phrase grosse de menaces à l'endroit de son complice plus clairvoyant qu'il ne l'aurait fallu :

— Le drôle en sait trop long !... ça pourrait bien lui porter malheur !

Robert s'engagea résolument dans l'allée noire et fétide.

Les hommes de la police venaient d'emporter sur une civière le cadavre du comte de Randal.

S'il avait fait jour, on aurait pu voir ça et là des taches de sang rugissant la boue.

L'aventurier gravit à tâtons l'escalier et, arrivé sur le carré du premier étage, sonna à la porte qui lui faisait face.

Au bout de deux ou trois secondes, un guichet grillagé s'ouvrit dans cette porte, et la clarté d'une bougie permit d'entrevoir la figure grimaçante de madame Angot demandant d'une voix aigrelette :

— (Qui est là et que me veut-on encore ?...)

— Ne me reconnaissez-vous pas, madame ? répliqua Robert. J'avais prévu que, selon toute apparence, je reviendrais cette nuit...

La voix aigrelette redevint mielleuse aussitôt.

— Oui... oui... très-bien... fit la femme. Ah ! cher monsieur, recevez toutes mes excuses... Je tire les verrous... Entrez donc !...

La porte, en effet, tournait sur ses gonds.

— Ma parole d'honneur ! poursuivit madame Angot avec volubilité quand Robert eut franchi le seuil, je ne sais pas comment je puis encore me tenir debout ! je devrais être dans mon lit, certainement, avec une grosse maladie !... Quelle nuit !

que d'événements ! je vais vous conter la chose... mais d'abord il faut vous dire que, pour vous, les nouvelles sont bonnes... Mon Dieu, oui ! vous êtes père d'un beau garçon qui vous ressemble déjà !... vous serez content de moi, j'imagine... et maintenant figurez-vous, cher monsieur...

— Un suicide dans la maison... une descente de police, interrompit Robert ; je sais tout cela...

— Déjà ! murmura madame Angot dont l'étonnement arrondit les yeux gris.

— Donc je vous serai fort obligé reprit M. de Loc-Earn de me conduire sans le moindre retard dans de ma femme.

Un reste de braise se consumait dans la cheminée. Une vieilleuse placée sur la table de nuit, sous l'abri protecteur d'une sorte de tour en porcelaine, éclairait faiblement la chambre. Celle-ci ouvrit aussitôt les yeux.

VI

Jamais triomphe n'avait été plus complet que celui de Robert. On eût dit qu'un génie protecteur de l'aventurier, prenait à tâche d'aplanir devant lui tous les obstacles et de rendre facile et sûr le chemin tortueux qu'il suivait.

En acceptant la certitude de devenir bientôt le maître des millions de l'héritière, le comte de Loc-Earn avait gardé le rôle héroïque d'un homme qui se sacrifie et qui généreusement impose silence à son légitime orgueil pour accomplir un grand devoir.

Après plusieurs heures d'entretien avec sa femme, Robert regarda sa montre, elle indiquait cinq heures du matin. Ses mesures étaient prises, nos lecteurs s'en souviennent, pour qu'on ne soupçonnât point à l'hôtel d'Auberive sa longue absence nocturne... Il suffirait qu'il se montrât rue de la Ville-Évêque à l'heure du déjeuner du vicillard.

N'ayant point fermé l'œil depuis la veille, il éprouvait quelque fatigue. Il accepta l'hospitalité de madame Angot.

Le lendemain matin Sarriol vint retrouver Robert et lui dit :

— Je vous apporte des nouvelles de là-bas, mon maître...

— Eh bien ! demanda Robert, ces nouvelles ?

— Sont de première catégorie... La bonne dame ne s'est réveillée que ce matin, au petit jour... Il paraît que vous ne lui aviez pas ménagé la dose d'infusion de pavot !... Le premier moment a été dur !... Elle a crié comme une poule à qui on enlève ses poussins... Elle voulait nous battre, elle parlait de mettre le feu à la maison et d'aller chercher la garde et le commissaire !... Nous avons laissé couler l'eau, mais comme elle coulait trop longtemps et que ça devenait agaçant en diable, j'ai montré à la vénérable duègne le chiffon de soie rouge (un bien joli foulard dont je compte me faire une cravate pour aller dans le monde !). Je lui ai très-poliment expliqué à quoi cela servait, et j'ai ajouté que nous allions, quoi que à regret, utiliser l'objet à son intention, si elle ne mettait *illico* une sourdine à sa clef de sol !... Ce simple avertissement a suffi... La bonne dame ne souffle plus mot... Si elle gémit, c'est en dedans... Elle jouait encore, quand je suis parti, le rôle de borne-fontaine, mais elle en finira, un peu plus tôt ou un peu plus tard, par fermer ses écluses. Et vous, mon maître, êtes-vous content ?

— Oui. Tout va comme je désirais...

— Allons, tant mieux !

Robert prit congé de Sarriol et au moment où il sortait il vit avec surprise un coupé de maître, d'une rare élégance et attelé d'un cheval anglais de six mille francs, s'arrêter devant la maison.

Sa surprise grandit en voyant descendre de ce coupé un homme qu'il avait rencontré plus d'une fois et qu'il reconnut aussitôt.

— Que diable vient faire ici le vicomte de Grandlieu ? se demanda-t-il.

Armand de Grandlieu, nous le savons, venait assister à l'agonie de la comtesse de Randal.

— Allez me chercher un prêtre, lui avait dit la mourante quelques heures auparavant. Ramenez-le avec vous... Laissez-moi seule avec lui et, quand il m'aura quittée, revenez auprès de moi... L'idée de mourir abandonnée me fait peur... Je veux que vous soyez là pour me fermer les yeux, lorsque mon âme sera partie...

Le vicomte, après une absence de moins d'une heure, était accouru prévenir Clotilde que le prêtre allait arriver, et, se rattachant à un vague et dernier espoir, il amenait avec lui un des illustres médecins de Paris, avant de céder la place au ministre de Dieu.

Ce médecin attacha sur la comtesse un de ces longs regards que la science a doués du pouvoir presque magique de pénétrer jusqu'aux plus mystérieuses profondeurs de l'organisme humain. Il lui adressa quelques questions, et son examen était achevé quand le prêtre entra dans la chambre.

— Eh bien ! lui demanda M. de Grandlieu qui sortit avec lui.

— La pauvre femme se rend compte de son état aussi bien que je puis le faire moi-même, répondit le docteur. Elle est perdue, perdue sans ressources, et je ne sais aucun moyen de prolonger son existence, ne fût-ce que de quelques heures. — Mais il est possible de calculer d'une façon presque mathématique la marche de l'affaiblissement progressif qui l'emportera, et facile par conséquent de déterminer le temps qui lui reste encore à vivre...

— Faites-le donc, je vous en prie... murmura le vicomte.

— La malade qui vous intéresse s'éteindra certainement aujourd'hui, un peu après le coucher du soleil... Pas plus tôt, je le crois... Pas plus tard, j'en suis sûr...

— Merci de cette triste assurance... J'avais besoin d'être fixé...

Armand de Grandlieu remonta dans sa voiture et dit au cocher :

— Boulevard des Invalides... à l'hôtel de Maucombe... Brûlez le pavé...

Le vicomte voulait amener le vieux marquis au chevet de sa fille. Il espérait donner à la mourante la joie inattendue de ne quitter ce monde qu'avec le pardon et la bénédiction de son père.

M. de Maucombe n'était pas à l'hôtel, mais il devait (croyait son valet de chambre) y rentrer d'un instant à l'autre.

— Je reviendrai, fit Armand, et dites au marquis que je le supplie de m'attendre. Il est de la dernière importance que je le voie avant ce soir...

Le vicomte employa deux heures à parcourir l'un après l'autre tous les endroits où il croyait trouver le père de Clotilde.

Ses recherches furent sans résultat.

Il revint au boulevard des Invalides. M. de Maucombe n'était point rentré, et déjà le soleil baissait à l'horizon.

— Allons, murmura le gentilhomme, n'y pensons plus ! — Pauvre femme ! cette consolation suprême ne lui sera pas même accordée... Certes, elle a commis une faute, mais, grand Dieu !... quelle expiation !...

Armand reprit le chemin du Boulevard des Batignolles. Robert le vit descendre de voiture et monta vivement derrière lui pour s'assurer qu'il allait bien chez Mme Angot. En effet, celle-ci vint ouvrir elle-même. M. de Grandlieu franchit le seuil, puis, presque immédiatement, Robert sonna.

— Vous savez quel est ce monsieur qui vient d'entrer ? demanda Robert à la maîtresse de la maison.

— Certainement... C'est un personnage considérable... un vicomte...

— Puis-je vous prier de m'apprendre quel motif l'amène chez vous ?

— Ce vicomte, puissamment riche, vient voir une pauvre dame qui se meurt... cette comtesse dont le mari s'est suicidé la nuit dernière dans la chambre garnie No. 4.

M. de Grandlieu avait pénétré dans la chambre de Clotilde. Madame de Randal, plus livide encore, quoique cela parût

impossible, qu'au moment où le vicomte s'était éloigné avec le médecin, avait les yeux tournés du côté de la porte.

—C'est vous, Armand? murmura-t-elle. Enfin, c'est vous! Comme votre absence s'est prolongée! Je commençais à croire, mon ami, que je ne vous reverrais plus... Il me reste si peu de temps...

M. de Grandlieu ne voulait point apprendre à Clotilde la cause de sa longue absence. Au lieu de répondre, il appuya ses lèvres sur la main fraîche et froide que la comtesse essayait de lui tendre.

—Le prêtre m'a quitté depuis plus de deux heures, reprit la jeune martyre avec un sourire mélancolique. Mes douleurs, mes remords, il a tout emporté! Je suis réconciliée avec Dieu... Je suis purifiée comme l'enfant dont les eaux du baptême ont effacé la tache originelle. *Soyez pardonnée et soyez bénie!* m'a dit le prêtre... Je puis mourir...

—Pourquoi ne point essayer de vivre? balbutia M. de Grandlieu.

—Pourquoi chercher à me donner un espoir que vous n'avez pas? répondit la mourante; ne parlons plus de moi... pensons à mon enfant, cette pauvre enfant qui vient de perdre son père d'une manière si tragique, à la chère orpheline dont vous serez le père adoptif, n'est-ce pas? .. Armand, vous n'avez pas encore vu ma fille.... Elle est là, près de moi... elle dort...

La chétive créature reposait en effet à côté du lit, dans un berceau d'osier.

M. de Grandlieu la souleva délicatement et l'embrassa sans interrompre son sommeil.

—Elle sera belle, je le crois... poursuivit la mourante. Je ne sais s'il faut s'en réjouir... La beauté pour une femme est bien souvent un don funeste?... Le prêtre, tout à l'heure, a pris soin de l'ondoyer, mais vous la ferez baptiser... Comment l'appellerez-vous?... Je lui voudrais un nom charmant...

—Le vôtre!... murmura le vicomte étouffé par les larmes.

—Oh! non! non, pas le mien! dit madame de Randal avec une sorte d'effroi, pas le mien! .. Au couvent, j'avais une amie... une seule... Je l'aimais beaucoup... Elle se nommait *Germaine*... appelez ma fille *Germaine*; me le promettez-vous?

—Je vous le promets?... ..

—Vous l'aimerez bien?... ..

—De toute mon âme! ..

—Vous serez doux et tendre pour elle, je le sais... Vous m'avez tant aimée... Elle ne se sentira pas orpheline... Elle ne pourra point regretter sa mère, ne l'ayant point connue... Vous lui parlerez de moi, cependant... Vous lui direz que, si j'avais vécu, je l'aurais adorée... Vous l'amènerez prier sur ma tombe... Dieu me permettra, de là-haut, de la voir et de lui sourire...

Le soleil, à l'horizon, baissait de plus en plus. Déjà la chambre devenait sombre.

—Un peu après le coucher du soleil, avait dit le médecin.

Clotilde s'affaiblissait. Elle ne parlait plus qu'avec fatigue. C'est à peine si le murmure de ses paroles indistinctes arrivait aux oreilles de M. de Grandlieu, qui cependant se penchait sur le lit.

Il y eut un long silence.

—Est-ce fini? se demandait Armand.

Non, ce n'était pas fini. Les battements du cœur, lents et irréguliers, ne s'étaient point encore arrêtés; les lèvres remuaient, mais sans articuler de sons perceptibles. L'agonie commençait: une agonie calme, exempte de lutte et de déchirements.

Tout à coup la mourante se souleva sur son lit, comme se souleva sur la table d'un amphithéâtre un cadavre galvanisé par une puissante pile de Volta.

—Donnez-moi mon enfant, dit-elle d'une voix devenue presque forte.

M. de Grandlieu obéit.

La comtesse embrassa passionnément la frêle créature qui était la chair de sa chair.

—Armand, murmura-t-elle ensuite, vous la ferez heureuse, n'est-ce pas? Vous me l'avez promis...

M. de Grandlieu étendit la main sur la petite fille avec une simplicité pleine de grandeur.

—Si son bonheur dépend de moi, répondit-il, elle sera heureuse, je le jure! S'il faut abandonner pour elle ma part des joies de ce monde, je l'abandonnerai, je le jure!... S'il faut souffrir pour éloigner d'elle une souffrance, s'il faut me sacrifier pour lui éviter un sacrifice, je souffrirai et je me sacrifierai, je le jure!...

—Merci, Armand! fit la comtesse dans un râle. Dieu vous a entendu et moi je vous crois... Je suis tranquille... Je suis contente... Prenez ma fille... hâtez-vous... je meurs...

M. de Grandlieu saisit l'enfant que les mains défaillantes de la mère ne pouvaient plus soutenir.

Le soleil avait disparu.

Clotilde poussa un long soupir, retomba en arrière, les yeux ouverts, le visage calme, presque souriant, et ne remua plus.

Elle était morte.

Armand s'agenouilla près du lit pendant quelques instants, puis, se relevant, abaissa pieusement les paupières de la comtesse sur ses prunelles qui ne voyaient plus.

Ensuite il appela, et la garde-malade accourut aussitôt.

—Madame de Randal a cessé de souffrir, lui dit-il, je prendrai des mesures pour que ses funérailles soient dignes de son rang. Deux prêtres, cette nuit, veilleront auprès d'elle... il y aura des frais à faire... prenez ceci...

M. de Grandlieu mit un billet de cinq cents francs dans la main de la garde-malade, éblouie et stupéfaite de cette munificence.

Ainsi, la même nuit, presque à la même heure, deux enfants, le fils d'Henriette d'Auberive, la fille de la comtesse de Randal, étaient nés dans la même maison sur le boulevard des Batignolles, et tous les deux, le même jour, avaient quitté ce logis.

Ces enfants, *André* et *Germaine*, venus au monde si près l'un de l'autre, devaient ils voir, quand ils auraient grandi, leurs destinées attachées fatalement l'une à l'autre par un fil invisible?

L'avenir nous l'apprendra.

VII

Robert songeait à partir avec sa femme.

Le voyage dont parlait Robert on l'a deviné sans doute était celui d'Orléans.

La fille du comte d'Auberive ne pouvait, on le comprend, rentrer à l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque sans être allée visiter sa tante dans le Loiret.

Hâtons-nous d'ajouter que la veille le vieillard avait reçu une lettre de sa fille, lettre écrite d'avance sous la dictée de Robert, datée du château de Nancrey, donnant des nouvelles de la comtesse et portant le timbre de la poste admirablement imité.

Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, le grand fiacre conduit par Bijou s'arrêta devant l'immeuble du sieur Vignot.

Henriette, la figure cachée sous un voile épais comme au moment de son arrivée, prit place dans ce fiacre après avoir subi les compliments verbeux et les souhaits prolixes de madame Angot. M. de Loc-Earn s'assit à côté d'elle et baissa les stores de calicot rouge. Bijou fouetta ses chevaux et la voiture se mit en devoir de traverser Paris pour gagner la plaine de Montrouge.

Il fallait aller rendre à la liberté la vieille Ursule, prisonnière depuis quatre jours, et bien plus il fallait mettre la digne créature au courant de la situation.

C'était là une rude besogne et Robert, qui généralement ne s'effrayait de rien, n'y pensait point sans quelque inquiétude.

Henriette y songeait de son côté avec épouvante. La nécessité fatale, inévitable, de lui annoncer son mariage et le voyage

qui en était la conséquence, et de briser le cœur de cette pauvre fille si profondément dévouée, lui causait une angoisse indicible.

Ces préoccupations absorbantes abrégèrent beaucoup pour nos deux personnages la longueur du trajet, et ils s'étonnèrent l'un comme l'autre que le temps eût passé si vite quand la voiture fit halte en face de la maison isolée.

—Armez-vous de patience, chère Henriette... dit Robert en descendant; mon entretien avec Ursule sera peut-être un peu long... songez qu'il faut lui faire entendre raison, et la brave filie a la tête dure...

—Vous voulez dire le cœur droit... murmura mademoiselle d'Auberive, nous la nommerons mademoiselle d'Auberive, tant que son mariage ne sera pas officiellement connu.

M. de Loc-Earn ne parut pas avoir entendu et entra dans le jardin.

Sarriol, qui fumait sa pipe à l'ombre d'un poirier sans feuilles, vint à lui vivement.

—Est-ce que nous allons être relevés de notre garde hors de tour, mon maître? demanda-t-il.

—Dans cinq minutes. Où est Limassou?

—En haut, près de la duègne... il lui tient compagnie... ils s'entendent le mieux du monde... Limassou lui parle pour la distraire... Elle ne répond jamais... Vous entendez d'ici le dialogue... C'est très gai!...

—Je monte... Limassou et toi vous pouvez retourner à Paris. Je n'ai plus besoin de vous...

—Nous allons nous donner de l'air *illico*... un bon avis seulement... Quand vous serez seul avec la vieille, prenez garde à vos yeux... J'ai dans ma folle idée que la scène sera corsée!... Enfin, suffit!... métez-vous...

Robert haussa les épaules, gravit les marches de l'escalier et ouvrit la porte de la chambre où Ursule se trouvait avec Limassou.

La pauvre gouvernante était tellement changée que dans le premier moment M. de Loc-Earn eut quelque peine à la reconnaître. Depuis quatre jours elle ne mangeait pour ainsi dire pas, quoique des aliments abondants, sinon variés, fussent à sa disposition. Elle pleurait sans cesse. Elle dormait sur une chaise, refusant de s'étendre sur la misérable paillasse du grabat.

Un cercle de bistre entourait ses paupières, ses larmes continuelles traçaient un sillon violacé sur ses joues pâles, ses lèvres tremblaient, ses mains aussi.

Au moment où la porte s'ouvrit, Ursule crut que Sarriol rentrait et elle ne leva point la tête, mais Limassou s'étant écrié: *Tiens, monsieur Robert, c'est donc vous!* elle se dressa d'un bond, écarta par un geste brusque les mèches de cheveux gris en désordre qui cachaient une partie de son visage et regarda fixement le nouveau venu.

—Laissez-nous!... dit impérieusement ce dernier à Limassou.

Le collaborateur de Sarriol dans ses fonctions de géolier amateur sortit aussitôt de la chambre.

Ursule s'avança de deux pas.

—C'est vous qui m'avez fait enfermer ici? demanda-t-elle d'une voix qui s'échappait, rauque et voilée, de son gosier déchiré par tant de sanglots.

—C'est moi... répondit Robert.

—J'en étais sûre! j'avais deviné!...

—Avez-vous eu à vous plaindre des hommes qui vous gardaient?...

—Il ne s'agit pas de moi!... Qu'avez-vous fait de mademoiselle d'Auberive? où est mon enfant? où est Henriette?

—Elle est en bas... Elle vous attend...

La vieille fille poussa un rugissement de joie et voulut s'élançer.

Robert se plaça entre elle et la porte.

—Vous avez cessé d'être prisonnière, ma bonne Ursule, fit-il avec calme, mais vous ne sortirez d'ici que lorsque nous aurons causé tous deux.

—Qu'avez-vous à nous dire? ou plutôt qu'avez-vous à me dire?

—Beaucoup de choses. Asseyez-vous et écoutez-moi...

—Je vous écoute, mais hâtez-vous... mademoiselle Henriette m'attend et je me meurs de ne pas la voir...

—Un peu de patience... c'est d'elle qu'il faut que je vous parle...

—D'Henriette?

—Naturellement... Vous avez bien compris, n'est-ce pas, que si je vous faisais garder dans cette maison, c'était pour vous séparer d'elle?

—J'ai deviné cela et je suis devenue à moitié folle de chagrin et de frayeur... J'ai soupçonné quelque infamie... Ah! je n'oserais pas répéter ce que je soupçonnais... Je vous en prie... je vous en supplie, monsieur, dites-moi que j'avais tort d'avoir peur!... dites-moi que vous êtes un honnête homme!...

—Honnête homme? certes, je le suis! aussi l'honneur est sauf... il n'y a pas de faute. A présent ou dans cinq minutes, il faudra que vous sachiez tout... reprit Robert; mieux vaut ne pas perdre de temps... Mademoiselle d'Auberive est ma femme depuis longtemps.

L'effet produit par ces quelques mots fut immédiat et fut terrible.

De pâle qu'elle était, la vieille fille devint livide. Ses traits si débonnaires d'habitude prirent en se contractant une expression effrayante. Un double éclair jaillit de ses yeux ternis par les larmes.

—Ah! le misérable! cria-t-elle, et elle bondit les mains étendues, avec la volonté ferme de prendre Robert par le cou et de l'étrangler.

Mais elle avait compté sans la faiblesse de son corps doublement usé par l'âge et par les quatre mortels jours qui venaient de s'écouler.

M. de Loc-Earn lui saisit tranquillement les poignets et n'eut pas besoin de recourir à une violence prolongée pour la contraindre à se rasseoir sur la chaise qu'elle occupait quelques minutes auparavant.

Elle se sentit vaincue, elle se sentit impuissante contre cet homme, contre ce lâche qui avait volé la fille de son bienfaiteur, et, cachant son visage dans ses mains, elle versa des larmes plus amères que toutes celles qu'elle avait répandues jusque-là.

—Mais comprenez donc, ma pauvre Ursule, dit le comte avec impatience, que tout ce mélodrame est de trop! Nous perdons un temps précieux... Henriette nous attend et s'inquiète en ne nous voyant pas revenir... La situation est bien simple... je ne dirai pas à M. d'Auberive que nous sommes mariés, mais nous lui demanderons de consentir à notre mariage, et s'il y consent nous lui déclarerons que nous sommes mariés secrètement.

—Y consentir, Ah! jamais!...

Robert haussa les épaules.

—Eh! mon Dieu, répliqua-t-il, croyez-vous que je ne lise pas en ce moment ce qui se passe dans votre esprit!... Vous complotez de me dénoncer à M. d'Auberive comme un suborneur, comme un coquin, comme un être vil et méprisable, et de me faire chasser de l'hôtel!... Vous projetez d'ouvrir les yeux de votre maîtresse sur mon compte et de me peindre à elle sous d'assez noires couleurs pour qu'elle me haïsse autant qu'elle m'aimait...

—Et je le ferai! dit Ursule. Aussi vrai que je crois en Dieu, je le ferai!

—Eh! non, vous ne le ferez pas!... vous n'aurez garde de le faire! Quand votre exaltation sera tombée, quand la réflexion sera venue, vous épargnerez au vieillard dont la vie ne tient qu'à un fil un aveu qui le tuerait... Vous ne condamnez point sa fille que vous chérissez à subir le malheur de vivre séparée de son mari.

M. de Loc-Earn, avec son habileté ordinaire, développa cette thèse, et il le fit si victorieusement que l'humble servante se laissa convaincre qu'il ne fallait point à un malheur déjà consommé ajouter de nouveaux malheurs irrémédiables comme le premier et elle balbutia, ainsi que mademoiselle d'Auberive l'avait fait avant elle:

—Je me tairai...

—Maintenant, reprit Robert après cette nouvelle victoire, calmez-vous tout à fait, ma bonne Ursule, baignez d'eau fraîche votre figure... mettez de l'ordre dans ces cheveux épars qui vous donnent l'air d'une folle échappée de la Salpêtrière et venez rejoindre Henriette...

Cinq minutes plus tard, Ursule et le comte descendaient ensemble.

La triste gouvernante eut un moment de joie douloureuse

—Où allons-nous, mon maître ? demanda Bijou,

—Au chemin de fer d'Orléans, répondit l'aventurier.

Henriette d'Auberive et Ursule partirent ce jour-là par ce même train de cinq heures vingt minutes qui devait les emmener cinq jours auparavant.

VIII

Le lendemain vers les neuf heures du matin, Robert de Loc-



C'est vous qui m'avez fait enfermer ici, demanda-t-elle ? (Page 108)

orsque en entrant dans la voiture elle vit Henriette d'Auberive se jeter sur son cœur avec une explosion de tendresse dont aucune phrase ne pourrait donner une idée.

—Oh ! mon enfant !... répétait la vieille fille en serrant Henriette dans ses bras et en la couvrant de caresses ; ma chère enfant !... ma pauvre enfant !...

Robert ne voulut point se mettre en tiers dans ces épanchements, il monta sur le siège.

Earn, qui venait de passer plusieurs nuits à peu près blanches dormait du profond sommeil de l'homme dont la conscience est calme et dont l'esprit est tranquille.

Joseph, le vieux valet de chambre de M. d'Auberive, entra dans la chambre et, s'arrêtant en face du lit, dit d'une voix un peu émue.

—Je demande pardon à monsieur le comte... mais j'oserai prier monsieur le comte de vouloir bien s'éveiller.

L'aventurier ouvrit les yeux et, sans témoigner ni surprise ni mécontentement, demanda :

— J'y a-t-il, Joseph ? J'espère que vous ne m'apportez point de mauvaise nouvelle et qu'il n'arrive rien de fâcheux à M. d'Auberive ?

— Non, monsieur le comte, grâce au ciel !... Je suis bien confus... mais il m'a été impossible d'agir autrement... C'est quelqu'un qui veut absolument voir monsieur le comte... J'ai fait tout au monde pour le renvoyer... il insiste... il refuse de s'en aller... il prétend que monsieur le comte sera très-content de le recevoir et qu'il s'agit d'une affaire pressée...

— Quel est ce visiteur un peu trop matinal ?

— Un monsieur jeune encore... assez bien habillé, mais d'une façon singulière... il n'a point de cartes, ayant, paraît-il, oublié son portefeuille... il a écrit son nom sur ce morceau de papier...

— Donnez...

Robert, en lisant ces trois mots tracés au crayon : *Baron de Sarriol*, éprouva une violente contrariété, on doit le comprendre sans peine, mais il n'en laissa rien paraître.

— Ah ! ah ! fit-il à haute voix, le baron de Sarriol !... un gentilhomme de province dont j'ai beaucoup connu la famille. Excellente famille, ces Sarriol ! il a pardieu bien fait d'insister ! j'aurai grand plaisir à le voir... Amenez-le sur-le-champ, Joseph...

— Oui, monsieur le comte...

Le mari d'Henriette se jeta en bas de son lit, passa un pantalon à pied, endossa une vareuse de flanelle puis, les sourcils froncés, les lèvres contractées, attendit le visiteur.

Celui-ci ne tarda point à paraître, conduit par le vieux domestique, et s'écria en franchissant le seuil :

— Eh ! bonjour donc, cher comte !... Agrérez, cher comte, tout ce que j'ai sur moi d'hommages distingués !

Sarriol était éblouissant, du moins il le croyait, s'étant vêtu de neuf la veille au soir, de pied en cap, chez un confectionneur du Palais-Royal.

Une redingote courte, d'un bleu clair, un gilet chamois, un pantalon à la hussarde, à larges carreaux de toutes les couleurs, un foulard rose pour cravate, un chapeau de soie très-brillant, des souliers vernis à rosettes, des gants verdâtres, lorgnon en imitation d'écaillé et une petite canne en jonc postiche, surmontée d'une pomme en fausse cornaline, constituaient une toilette de haute fantaisie que le vieux valet de chambre trouvait non sans raison quelque peu singulière.

Nous devons ajouter que Sarriol, avant de venir rue de la Ville-l'Évêque, avait fait friser ses cheveux jaune et répandu sur son mouchoir de poche tout un flacon d'eau de Cologne.

Il semblait échappé du laboratoire d'un Jean-Marie Farina quelconque.

Robert, au lieu de répondre, alla s'assurer que Joseph était bien parti et les portes bien refermées, puis revenant à Sarriol et se posant en face de lui, les bras croisés sur la poitrine, il le toisa de la tête aux pieds.

Le visiteur ne parut nullement embarrassé par cet accueil un peu plus que glacial.

— Mazette !... Monsieur le comte est bien logé ! dit-il en promenant ses regards autour de la chambre. Plus que ça de chic ! Il y en a pour de l'argent, de ces bibelots !... on se croirait dans un *Muséum*... Tu vas bien, ma bonne vieille !... invite-moi donc à m'asseoir...

Robert fit un effort violent pour dominer la colère qui bouillonnait en lui et dont l'explosion bruyante aurait pu devenir dangereuse.

— Ah ça ! demanda-t-il d'une voix sourde, est-ce que vous devenez fou ?

— Entre nous, ça m'étonnerait bien... répliqua Sarriol.

— Vous avez donc juré de me compromettre ?... de me perdre ?...

— Par exemple ! moi qui n'ai reculé devant aucuns frais pour te faire honneur ! Est-ce que tu ne me trouves pas bien mis ?... Le tailleur m'a juré que les muscadins de la haute ne

portaient rien de mieux !... Tiens, flaire mon mouchoir... il embaume !... Sans compter que je me suis donné du *bar m.*... mais je n'en parle que pour mémoire... attendu que ça n'a rien coûté...

En disant ce qui précède, Sarriol avait pivoté sur les talons de ses souliers vernis afin de mieux se faire admirer de Robert. Il termina sa pirouette en se laissant tomber dans un vaste fauteuil, et, croisant ses jambes l'une sur l'autre, il s'éventa coquettement avec son mouchoir parfumé.

— Que venez-vous faire ici ? demanda M. de Loc-Earn du même ton de rage concentrée.

— En voilà une question ! Tu oublies sans doute que nous avons des affaires ensemble... d'assez jolies affaires...

— Je n'oublie rien...

— Il s'agit poursuivit, Sarriol du règlement définitif de notre petit compte... Je me suis exécuté rubis sur l'ongle... comme un bon garçon... c'est à ton tour...

— Ne pouviez-vous me donner rendez-vous quelque part ?

— Et comment ?

— Il fallait m'écrire...

— C'est que, vois-tu, mon orthographe est un peu douteuse, et quand on a quinze mille livres de rentes (car enfin c'est comme si je les avais) on se soucie médiocrement de prêter à rire à son excellent ami Robert Saulnier...

— Tais-toi, malheureux !... tais-toi !

— Je veux bien me taire, mais vrai, je ne suis pas content !... Tu me reçois comme un voleur dans une patrouille quand je viens te trouver à la bonne franquette ! Tu ne m'as pas seulement offert un petit verre de n'importe quoi ! Répare ce lapsus... Du dur ou du doux, à ton choix, ça m'est égal... Robert haussa les épaules.

— Je n'ai rien à vous offrir... dit-il.

— Quoi ! pas une goutte de fine champagne ? pas seulement un mêlé-cassis ? Oh ! là ! là ! Eh bien ! sonne et commande au vieux de tout à l'heure d'apporter un ou deux flacons... C'est facile... Les domestiques sont à ta dévotion... la cave doit être bonne ici... la maison est calée...

— Vous figurez-vous que chez les gens du monde on boive des liqueurs à tout propos ! Je ne donnerai certes pas un ordre ridicule et compromettant...

— N'en parlons plus, mais c'est égal, tu n'es point gentil !... Robert, ça me chagrine, vois-tu !... Ça m'ôte mes illusions sur ton compte... moi qui te regardais comme un frère !... moi qui n'aurais qu'un mot à dire pour te faire arriver de la peine ! Tu sais, mon cher, je suis bon enfant, mais il ne faudrait pas me vexer... ah ! mais non ! il ne faudrait pas !...

Sarriol prononça ces derniers mots avec une expression menaçante qui fit réfléchir l'aventurier.

Il était dans la dépendance de cet homme, il fallait le ménager, il le fallait absolument, sauf à se débarrasser de lui le plus tôt possible.

— Tiens ! dit Robert en changeant brusquement de physiologie, tu as raison et j'ai tort... Je t'ai mal reçu... pardonne-moi. Ta visite inattendue m'a contrarié beaucoup, j'en conviens... Si tu connaissais comme moi le monde dans lequel je vis et tout ce qui tonche à ce monde, tu comprendrais combien la défiance des valets, aussi bien que celle des maîtres, est prompte à s'éveiller... J'aurais dû t'expliquer cela doucement... Donne-moi la main, mon bon camarade, et sans rancune, n'est-ce pas ?...

— Parbleu ! répliqua Sarriol en serrant la main de Robert, j'ai non plus de fiel qu'un poulet de quinze jours !... Je te rends mon estime et je vais filer... Le temps de rédiger notre petit acte et de le signer... Cinq minutes au plus... Je suis muni de papier timbré !... prends une plume et finissons-en...

— Nous en finirons demain...

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Parce que, désireux d'effacer dans ton esprit jusqu'au moindre souvenir de mon fâcheux accueil d'aujourd'hui, je t'invite à dîner pour demain...

— Ah ! par exemple, ça, c'est une idée gentille ! dit Sarriol avec enthousiasme.

— Je ferai grandement les choses... continua Robert, et au dessert, entre la poire et le fromage, je signeraï tout ce que tu voudras...

— Bravo!... je redeviens un frère pour toi! Dispose de ton ami... Où dînerons-nous?...

— Aux Champs-Élysées, dans un bon endroit que je connais et où tu prendras certainement des habitudes quand tu auras tes quinze mille livres de rentes. Une cave, mon ami Sarriol, une cave! je ne te dis que ça!

— Où te retrouverai-je?

— Attends-moi, à six heures précises, sous les arcades de la rue de Rivoli, près du ministère des finances... Je te prendrai là en voiture...

— C'est convenu...

— A demain donc!...

— A demain, crème des amis!

— Je vais sonner pour qu'on te reconduise... Beaucoup de tenue, mon brave Sarriol, et ne cours pas dans l'escalier avec le valet de chambre...

— Sois paisible... je serai muet du haut en bas.

Robert sonna... Joseph parut. Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main, accompagnée de ces mots:

— Adieu, comte!...

— Au revoir, baron!...

Puis Sarriol, très-roid afin d'être digne, quitta la chambre avec le vieux domestique.

M. de Loc-Ern, dont le visage était redevenu sombre et le regard mauvais, s'approcha de la fenêtre pour voir son dangereux complice traverser la cour de l'hôtel.

— Tu as bien fait de venir aujourd'hui, Sarriol! murmura-t-il entre ses dents serrées quand il l'aperçut. Aux grands maux, les grands remèdes! Demain je ne te craindrai plus!

Quelques-uns de nos lecteurs parisiens se rappellent peut-être l'étrange et réjouissante physionomie qu'offrait, en 1850, un espace de quelques centaines de mètres carrés, situé tout en haut de l'avenue des Champs-Élysées, à gauche, non loin de l'arc de triomphe de l'Étoile et tout près du premier Hippodrome, prédécesseur de celui qu'un incendie devait détruire quinze ou seize ans plus tard.

Les belles constructions qui bordent aujourd'hui l'avenue n'existaient pas encore.

Sur l'emplacement qu'elles occupent aujourd'hui s'élevaient des talus gazonnés, couronnés de gazons poudreux, mais touffus, ombrageant un terrain nommé la butte du *Bel-Air*.

Il y avait là comme un champ de foire et de réjouissance perpétuel. Une vingtaine de cabarets et de guinguettes se serrèrent les uns contre les autres. On y voyait un établissement de chevaux de bois et une salle de danse construite en voliges dont la peinture imitait le couteil rayé. À côté de ce bal quasi-champêtre se dressaient les tréteaux d'un saltimbanque appelé le *marquis d'Argent-Court*, sans doute à cause de son habit rouge à paillettes, de ses culottes jaunes et de ses bas à coins brodés.

Les odeurs de fritures et de gibelottes s'exhalant à travers les feuillages, et le son des grosses caisses et des clarinettes, attiraient d'assez loin les curieux au *Bel-Air*.

Un pavillon carré, prétentieux, en forme de chalet, dominait de toute la hauteur de son premier étage les guinguettes et les cabarets accroupis à ses pieds. C'était un restaurant très-connu, à l'enseigne du *Panier-Fleuri*.

Malgré le voisinage des baraques infimes fréquentées par une bohème pittoresque, ou peut-être à cause de ce voisinage, le restaurant du *Panier-Fleuri* avait une clientèle fort nombreuse, sinon fort choisie.

On y venait en partie fine.

La cave du *Panier-Fleuri* jouissait d'une réputation méritée. La cuisine était bonne. L'écrevisse bordelaise offrait là, plus que partout ailleurs, une saveur merveilleuse de poivre de Cayenne.

On y trouvait, en outre, certains petits plats canailles, ré-

putés très excentriques à cette époque; petits plats que les jolies femmes goûtaient du bout de leurs jolies dents avec force jolis cris d'effroi, et qu'elles finissaient par dévorer. Nous citerons entre autres les *tripes à la mode de Caen* et les *escargots de Boulogne*, farcis d'un beurre émaillé de fines herbes et rehaussé d'une légère pointe d'ail. Cela se rencontre aujourd'hui dans les meilleurs endroits, mais en 1850 les cabarets en vogue en abandonnaient dédaigneusement le monopole au restaurant de la butte du *Bel-Air*, qui s'en trouvait bien.

C'est au *Panier-Fleuri* que Robert amenait Sarriol.

Quand les deux hommes arrivèrent, sept heures sonnaient. Il faisait nuit depuis longtemps, mais la butte, illuminée par des multitudes de lanternes de couleur, présentait un coup d'œil plus joyeux peut-être encore qu'au grand jour.

L'orchestre du bal jouait ses quadrilles endiablés et ses galops entraînants; l'orgue de Barbarie des chevaux de bois faisait rage; les faméliques musiciens du marquis d'Argent-Court, costumés en lanciers polonais, soufflaient dans leurs clarinettes et dans leurs cornets à piston, heurtaient leurs cymbales et frappaient sur leur grosse caisse avec une énergie digne d'un meilleur sort.

Toutes ces lumières ne devaient s'éteindre, tous ces tapage ne devaient s'assoupir qu'à onze heures du soir au plus tôt.

L'idée de tuer froidement un homme, en un pareil endroit, au beau milieu de cette gaieté bruyante, ne pouvait à coup sûr traverser l'esprit de personne, pas même celui d'un dramaturge en quête de *situations corsées*.

Robert et son compagnon s'installèrent au premier étage, dans un cabinet dont la fenêtre s'ouvrait juste en face des tréteaux du saltimbanque.

— On se croirait à la foire au pain d'épice, parole d'honneur!... s'écria Sarriol. C'est rigolo!... La maison me va!... Tu avais raison, monsieur le comte!... J'y reviendrai souvent quand je serai rentier...

— Veux-tu me confier le soin de commander le dîner? demanda Robert.

— Parbleu!... C'est trop juste, puisque c'est toi qui payes. Et d'ailleurs je n'y entends rien... J'ai de mauvaises habitudes, vois-tu; j'abuserais de la charcuterie et des côtelettes aux cornichons... Surtout, fais-moi manger des plats que je ne connais pas... et choisis des vins distingués...

— Sois tranquille... A propos, aimes-tu les truffes?

— C'est bien possible, mais je l'ignore, n'en ayant jamais rencontré dans les gargottes où je me ravitaille... Demandes-en à tout hasard... quand on a quinze mille francs de rentes, on doit manger des truffes... et, qui plus est, les adorer...

Robert, sans consulter la carte, écrivait sur un carré de papier apporté par le garçon.

Quand il eut achevé, il lut tout haut:

Les huîtres de Marennes, le potage à la bisque, les filets de sole à la Joinville, les ris de veau au coulis d'écrevisses et aux fonds d'artichauts truffés, en caisses, les tourne dos à la provençale, la gelinotte truffée rôtie, les écrevisses à la bordelaise, la salade de légume à la russe aux truffes, le punch à la romaine, les desserts variés, le café et les liqueurs... Ce menu te va-t-il?...

Sarriol frisaït de son mieux son soupçon de moustache.

— Je réponds oui de confiance! s'écria-t-il; ça a de l'œil; mais le diable m'emporte si j'ai jamais entendu le nom d'un de ces ragoûts-là! Ça fait-il boire?

— Enormément.

— C'est ce qu'il faut... Songe aux liquides, mon bon ami! les liquides, c'est le principal!...

Robert reprit le crayon.

— Voici, dit-il au bout d'une minute. Vin du Rhin avec les huitres, vin de Tavel avec le potage, côte-rotie blanc, hermitage rouge, xérés sec retour de l'Inde, et saint-péray du côté de Hongrie, frappé...

— Il y en a de six paroisses... fit Sarriol qui avait compté sur ses doigts pendant l'énumération de Robert... mais je ne

vois pas le champagne... Oublierai tu le champagne, par hasard ? Il ne faut pas !... Ce serait maladroit...

—Je le remplace par le saint-péray, qui est un vin mousseux beaucoup plus parfumé...

—De moment qu'il est mousseux, tout est bien... Allons-y gaiement ! ..

Robert soula le garçon et lui remit le menu qu'il venait de rédiger, en même temps que la note des vins choisis à des si en parmi les plus capiteux des côtes du Rhône.

—Jeune homme, commanda Sarriol avec dignité, vous nous monterez un encrier orné de sa plume, S. V. P., et généralement tout ce qu'il faut pour écrire ; nous avons quelque chose à rédiger, monsieur et moi...

Et il ajouta en riant, aussitôt que le garçon eut quitté le cabinet :

—Tu vois que je ne perds point la boussole !... Les bons comptes font les bons amis !... Je tiens à mon petit papier... C'est une faiblesse, mais j'y tiens !...

—Chose promise, chose due !... répliqua M. de Loc-Earn ; au dessert, je te signerai ta reconnaissance, et mon vif désir, n'en doute pas, est de te voir toucher le plus tôt possible les trois cent mille francs en question.

—Ah ! pardieu ! je le crois sans peine, puisque ce jour-là, mon gaillard, tu en auras palpé dix fois plus ! Tu es un malin, sais-tu !... Mes compliments, cher comte !...

Les huîtres firent leur apparition, accompagnées de deux bouteilles de marcobrunner dont Sarriol absorba plus des trois quarts.

En dégustant la première cuillerée de son potage à la bisque, le voyou parisien fit un mouvement qui témoignait d'un enthousiasme très limité.

—Quelle drôle de soupe !... murmura-t-il... Mazette ! on a pas ménagé le poivre ! Ça vous râtisse le gosier comme du vrai tord-boyau de chez Paul Niquet... Ah bah ! ça se laisse manger tout de même, ajouta-t-il après avoir goûté de nouveau, et si ça fait flamber le dedans, eh bien ! tant mieux ! on éteindra l'incendie en séchant les fioles ! ..

Les plats se succédèrent en même temps que les bouteilles poudreuses dont le soleil ardent du Midi avait mûri le contenu.

Robert, tout en ayant grand soin de se ménager lui-même, remplissait sans relâche les verres de formes variées placés auprès du couvert de son convive.

Sarriol buvait comme une éponge et les rasades réitérées de ces vins redoutables semblèrent d'abord n'agir sur son cerveau que comme aurait pu le faire une innocente piquette.

Peu à peu cependant quelques faibles symptômes d'ébriété se manifestèrent. La parole devint plus lourde, la langue plus épaisse ; la main maladroite cassa deux ou trois verres mousseux aussitôt remplacés ; mais la raison ne vacillait pas encore et Sarriol, tout en s'exprimant moins facilement, savait fort bien ce qu'il voulait dire.

—Ce n'est pas un homme, c'est une tonne ! pensait Robert. Heureusement, le saint-péray frappé l'achèvera tout à l'heure.

Deux bouteilles du liquide couleur d'ambre, que l'auteur de ce récit déclare supérieur aux plus grandes marques de la Champagne, se congelaient à demi dans un large rafraîchissoir plein d'un mélange de glace et de salpêtre.

—Goûtons-y... hein ?... balbutia Sarriol en tendant son verre. J'ai chaud... c'est froid... je veux me rafraîchir... Verse, mon ami ! verse, mon frère ! et tu seras la crème des hommes !...

Robert versa. Sarriol but. Sa physionomie s'illumina :

—Oh ! ça, c'est bon !... s'écria-t-il. Verse encore ! verse toujours ! Tu n'as pas d'idée comme j'ai soif !

Trois fois de suite il vida son verre.

—Il est ivre enfin ! pensa le comte.

S'il l'était, il l'était bien peu, car, déboutonnant avec soin sa redingote bleue toute neuve, il tira de sa poche une feuille de papier timbré qu'il étala sur la table en disant :

—Le moment est venu de rédiger... Rédigeons-nous ?

—Bien volontiers !... répliqua M. Loc-Earn, nous voici au dessert... A ta santé, biron ?...

—A la tienne, comte de mon cœur !

Le dessert arriva.

Les deux bouteilles de saint-péray gisaient, corps sans âme, dans leseau de glace. Sarriol, décidément vaincu, vautré sur le divan en face du comte, fredonnait d'un air hébété une bière de refrain populaire en battant la mesure avec sa tête.

—Donnez nous le café, les liqueurs et des cigares, en même temps que les fruits, dit Robert, et apportez-moi l'addition...

—Mais, fit observer le garçon, je ne sais pas ce que ces messieurs prendront de cigares et de liqueurs...

—Comptez dix verres et quatre cigares...

—Bien, monsieur...

Et le garçon sortit stupéfait et émerveillé, en se disant :

—Ah ! en voilà qui sont solides ! A leur place j'en sais plus d'un qui serait sous la table ! et ils vont boire dix petits verres ! A eux le pompon !

Sarriol interrompit son refrain.

—Signons-nous ? balbutia-t-il, signons nous le petit papier ?

—A l'instant... répondit Robert ; le garçon va revenir...

Je le payerai, il s'en ira, et nous ne serons plus dérangés...

—Plus dérangés... répéta Sarriol avec un rire idiot, plus dérangés... Allons, ça va bien...

Et, s'étendant sur le divan, il se fit un oreiller avec un des coussins, immobile et comme endormi, quoiqu'il eût les yeux ouverts et fixés vaguement sur la glace qui se trouvait derrière son amphitryon.

Le garçon reparut avec l'addition. Elle atteignait le chiffre de cent quatre-vingts francs.

Robert donna dix louis.

—Gardez, dit-il ; le reste est pour vous...

Le garçon salua et sortit.

—Rédigeons... balbutia Sarriol se cramponnant à son idée fixe, et signons... il faut signer...

—Est-ce que tu n'as plus soif ? demanda Robert en tirant de sa poche un flacon microscopique.

—Si... si... toujours... toujours soif... et je veux boire... Mais il faut signer d'abord...

—Eh bien, soit ! un verre de rhum et je prends la plume...

—C'est ça... tutoyons le rhum et prenons la plume...

Robert examina Sarriol dont le regard, de plus en plus atone, semblait s'égarer dans le vide.

Il rempli de rhum aux trois quarts un grand verre mousseux, puis, avec la dextérité d'un prestidigitateur émérite, il versa dans ce verre quelques gouttes de la liqueur que renfermait le petit flacon.

IX

—Eh bien ! baron, demanda Robert avec un rire qui sonnait faux, y sommes-nous ?...

—Voilà... voilà... répondit Sarriol de sa même voix avinée, en se dressant pour prendre le verre que lui tendait le mari d'Henriette.

Ce dernier se versa du rhum à son tour.

—Je veux te faire raison... reprit-il. A ta santé, mon brave camarade !

—A la tienne, ami véritable !

Certes, M. de Loc-Earn était un gredin des plus complets et des mieux réussis, mais enfin, jusqu'à ce jour et jusqu'à cette heure, il n'avait tué personne.

Le courage lui fit défaut, non pour accomplir son œuvre, mais pour en suivre des yeux l'accomplissement. Ses nerfs furent moins forts que sa volonté. Il détourna malgré lui la tête, tandis que l'homme dont il venait de serrer la main approchait de ses lèvres le breuvage empoisonné.

Soudain Sarriol poussa un cri sourd ou plutôt une sorte de gémissement semblable à un râle, ses yeux s'agrandirent démesurément. Le verre vide, échappé de ses doigts tremblants, se brisa en touchant le parquet. Il retomba de toute sa hauteur sur le divan dont on entendit grincer les élastiques

et il resta sans mouvement, la poitrine soulevée ou plutôt déchirée par une respiration sifflante et tumultueuse.

Robert fit le tour de la table et se pencha vers lui.

—Tu en savais trop long, ami Sarriol ! murmura-t-il ; puis, se relevant, il ajouta : Ce sera maintenant l'affaire d'une demi-heure au plus... il ne reprendra pas connaissance, donc rien à craindre... Je puis partir... Personne ne me connaît ici, et pas un policier, si fin soit-il, fut-il le diable, n'aurait l'idée folle d'accuser le comte de Loc-Earn d'un crime sans but apparent...

Il mit son chapeau, prit sa canne et se dirigea vers la porte, mais au moment de l'atteindre il s'arrêta et se retourna :

—Un crime ! répéta-t-il avec un étrange sourire. Pourquoi ? Eh bien ! non, il n'y aura pas de crime... Je vais en effacer les traces...

D'une main rapide, il enleva les bouteilles vides oubliées dans le rafraîchissoir rempli de salpêtre et de glace. Il porta ce rafraîchissoir près du divan et disposa les jambes et le torse de Sarriol de telle façon que la partie supérieure du crâne de ce malheureux reposât sur le mélange réfrigérant.

Ceci fut fait avec une adresse assez grande pour que l'attitude invraisemblable de ce corps inerte parût être le résultat naturel des mouvements désordonnés de l'ivresse.

—Parole d'honneur ! ça, c'est très-fort ! murmura Robert en jetant sur la mise en scène que nous venons de décrire un coup d'œil satisfait. Le premier médecin venu n'hésitera pas à déclarer que l'unique cause de la mort est une congestion cérébrale résultant fatalement du contact trop prolongé du crâne et de la glace... Mon idée est un pur chef-d'œuvre, et voilà pour les journaux de demain soir *un fait divers* bien curieux !

Ayant formulé en ces termes son contentement de lui-même, M. de Loc-Earn mit trois cigares dans sa poche, alluma le quatrième, regarda sa montre qui marquait neuf heures trois quarts et sortit du cabinet.

Dans le couloir desservant le premier étage il rencontra le garçon auquel il avait donné un louis une demi-heure auparavant.

—A quelle heure ferme votre établissement ! lui demandait-il.

—Cela dépend, monsieur. Quand les clients s'en vont, nous fermons... assez habituellement vers onze heures... Aujourd'hui nous avons des sociétés arrivées très tard... Nous serons encore ouverts à plus de minuit, c'est certain...

—Voici pourquoi je vous adressais cette question, reprit Robert ; mon ami est un peu gris...

—Rien qu'un peu ! pensa le garçon ; je comprendrais qu'il le fût beaucoup ! Faut-il préparer une tasse de thé à l'ami de monsieur ? ajouta-t-il tout haut.

—Nullement. Mon ami n'est point malade, mais ayant la tête lourde il dort sur le divan... Laissez-le dormir, s'il vous plaît...

—Monsieur peut s'en rapporter à moi ; je n'entrerai pas dans le cabinet...

—Je vais faire un tour... continua le comte. Je reviendrai probablement dans une heure... Si par hasard je ne revenais pas, envoyez chercher une voiture pour mon ami et réveillez-le au moment où vos derniers clients partiront...

—C'est compris... je ferai tout pour contenter monsieur...

Robert quitta le *Panier-Fleuri* et s'enfonça sous les marronniers du Bel-Air, au milieu des musiques bruyantes et des lanternes de couleur. Il se dirigeait vers la grande avenue des Champs-Élysées.

—Comme c'est facile de tuer quelqu'un ! se disait-il chemin faisant. On parle des remords... Je n'en éprouve aucun... Sarriol barrait ma route... J'ai supprimé l'obstacle et j'étais dans mon droit...

Pendant toute la journée du lendemain, l'aventurier ne quitta point l'hôtel de la rue de la Ville-l'Évêque, et cette journée lui parut longue. Il se demandait :

—Qu'a-t-on dit en trouvant un homme sans vie au lieu d'un

homme ivre ? A-t-on porté le corps à la Morgue ? Sarriol sera-t-il reconnu par un des misérables de bas étage au milieu desquels il vivait ?

Et il attendait les journaux du soir avec une fiévreuse impatience.

Sa déception fut grande quand, après avoir déchiré les bandes de la *Gazette de Paris* et de la *Patrie*, il vit que ni l'un ni l'autre ne disait un mot de l'accident du *Panier-Fleuri*.

—Comme ces journalistes sont mal renseignés ! murmura-t-il ; la nouvelle est intéressante, cependant ! Ce sera pour demain sans doute...

M. d'Auberive trouva, ce soir-là que le cher comte, son secrétaire, lisait moins bien que de coutume et semblait n'accorder aux longues tartines politiques qu'une attention des plus restreintes. Il en fit la remarque et Robert s'excusa en se disant un peu souffrant.

L'aventurier se mit au lit de bonne heure et dormit d'un mauvais sommeil, plein de rêves qui ressemblaient à des cauchemars.

Dix fois il se réveilla en sursaut, croyant voir Sarriol debout en face de son lit, tantôt la figure décomposée par le poison, tantôt enfin riant d'un rire à la fois moqueur et menaçant.

—Fantômes de la nuit, vous n'êtes que mensonges et je vous défie !!! murmura-t-il ; mais il n'en éprouvait pas moins une oppression douloureuse, une vague et glaciale angoisse.

Cependant, vers le matin, ses rêves firent trêve, son sommeil devint lourd.

Il en fut tiré brusquement par le bruit d'un pas rapide, et Joseph, le vieux domestique, se précipita tout effaré dans la chambre en balbutiant :

—Monsieur le comte... Ah ! monsieur le comte...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus.

Robert, stupéfait et épouvanté, vit apparaître derrière Joseph la terrible incarnation de la loi sous la forme d'un commissaire de police ceint de son écharpe et escorté de deux agents en bourgeois.

Le commissaire s'approcha du lit :

—Vous êtes, dit-il, ou du moins vous vous faites appeler le comte de Loc-Earn ?

—Je suis parfaitement le comte de Loc-Earn... répliqua Robert, et je puis le prouver à l'instant même...

—Vous avez été condamné, le 3 décembre 1847, à trois ans de prison sous le nom de Robert Saulnier ?

—Jamais !... s'écria l'aventurier devenu livide, jamais ! je suis victime d'une erreur facile à constater...

—Vous vous expliquerez à ce sujet avec le juge d'instruction chargé de votre affaire. Robert Saulnier, je vous arrête au nom de la loi... Habillez-vous et suivez-moi...

—Mais, monsieur, je suis innocent !

—Tant mieux pour vous !

—Ne puis-je éviter du moins la honte d'une arrestation dans cette maison honorable ? Ne puis-je obtenir la faveur de me rendre au parquet librement ?

—C'est impossible.

—Je vous donnerai ma parole d'honneur...

Le commissaire sourit et ne répondit pas.

—Allons, je suis perdu ! se dit Robert avec un découragement immense. Qui m'a trahi ?

Il pensa à Sarriol, mais Sarriol était mort.

—J'attends... reprit le commissaire ; faites vite...

—Mon Dieu ! murmura-t-il le vieux valet de chambre en levant les bras vers le plafond. Mon Dieu ! quel événement affreux ! que va dire mon maître ? il y a de quoi le tuer !

M. de Loc-Earn quitta son lit en chancelant, comme un homme foudroyé, et s'habilla d'une façon toute machinale.

Néanmoins, quand il eut à peu près achevé, il lui revint assez de présence d'esprit pour mettre dans sa poche un portefeuille contenant quelques billets de banque, économisés par lui sur son traitement considérable de secrétaire du vieux gentilhomme.

—Je suis prêt à vous suivre, monsieur... dit-il ensuite, mais je

proteste de toutes mes forces... Il est cruel pour un honnête homme d'être traité comme un malfaiteur ! Au revoir, mon brave Joseph, ajouta-t-il : n'inquietez pas M. d'Auberive au sujet de ce déplorable malentendu... Tout va s'expliquer... je reviendrai dans quelques heures...

— Que Dieu vous entende, monsieur le comte !...

Devant la porte se trouvait un fiacre dans lequel le commissaire de police fit monter le prisonnier.

De l'autre côté de la rue stationnait un second fiacre à stores baissés. L'un de ces stores se souleva au moment où M. de Loc-Earn sortait de l'hôtel et une tête apparut, cynique, gouailleuse et triomphante. L'apparition ne dura qu'une seconde et le store retomba.

— A la Conciergerie ! dit l'un des agents au cocher.

Le fiacre roula.

Huit jours après Robert s'asseyait de nouveau sur le banc des prévenus de la sixième chambre.

Il essaya de soutenir qu'entre lui et Robert Saulnier il n'y avait rien de commun.

Dix témoins prouvèrent le contraire.

La condamnation à trois ans de prison prononcée par défaut fut naturellement confirmée, et le mari d'Henriette d'Auberive devint l'un des tristes hôtes du pénitencier de Poissy.

Un soir, trois ans plus tard, un homme jeune encore, le visage aux trois quarts masqué par des lunettes de couleur et par un cache-nez montant très-haut, sonna presque timidement à la porte de l'hôtel d'Auberive.

Autant qu'on en pouvait juger à la faible lueur des becs de gaz du dehors, la vaste cour offrait un aspect lugubre. L'herbe poussait entre les pavés. Aucune lumière ne brillait derrière les fenêtres du grand bâtiment.

— M. d'Auberive vit-il encore ? demanda le visiteur en déguisant sa voix.

— Depuis trois ans mon maître est mort d'une paralysie du cerveau, répondit le vieux concierge.

— Et sa fille ?

— Ma jeune maîtresse s'est retirée dans un couvent...

— Ce couvent est-il à Paris ou en province ?

— Que vous importe ?

— J'ai une communication importante à faire parvenir à mademoiselle d'Auberive...

— De quelle part ?

— De la part d'un ami de sa famille...

— Dites à cet ami de sa famille que mademoiselle Henriette s'étant volontairement séparée du monde ne reçoit de communications de qui que ce soit et de quelque nature que puissent être ces communications. C'est la consigne...

— Cependant...

— Bonsoir !... interrompit le concierge en refermant la porte de la loge.

Robert de Loc-Earn, (on l'a déjà reconnu), s'éloigna la tête basse...

— Il faudra bien que je la retrouve ! murmura-t-il ; je la tiens par mon acte de mariage et, s'il le faut, je ferai du scandale...

Le lendemain, de grand matin, il allait à l'île Saint-Denis.

Des visages inconnus l'accueillirent dans la petite maison où Sarriol l'avait conduit judis.

Il s'informa de ce qu'étaient devenus le pêcheur et sa femme.

On l'ignorait de façon complète. Trois ans auparavant le mari de Rosalie ayant, paraît-il, fait un héritage, avait vendu sa maisonnette et quitté le pays avec sa femme, son enfant et son nourrisson.

— Allons, pensa Robert, tout s'effondre ?

L'effondement, en effet, semblait absolu.

De l'intrigue si laborieusement ourdie, et si près d'aboutir, il ne restait désormais qu'un acte de mariage et un acte de naissance inscrits sur les registres de l'état civil de la mairie des Batignolles.

X

L'atelier de Georges Tréjan était situé au cinquième étage d'une assez belle maison neuve de la rue de Laval.

Cet atelier, de moyenne grandeur, recevait du nord la lumière limpide et froide que recherchent les artistes. Deux petites pièces contigües, servant, l'une de salle à manger, l'autre de chambre à coucher, et un soupçon de cuisine, formaient l'appartement du peintre.

La chambre à coucher dans laquelle nous allons introduire nos lecteurs, un matin du mois de janvier 1872, n'avait guère que les dimensions d'un cabinet de toilette ordinaire.

Au moment où nous franchissons le seuil de la chambre, ces rideaux, hermétiquement clos, entretenaient une obscurité discrète autour du maître du logis, couché et endormi du plus calme sommeil.

Ce sommeil touchait d'ailleurs à son terme.

Georges Tréjan fit un mouvement léger, ouvrit les yeux, étendit les bras, bâilla à deux ou trois reprises, se souleva sur son oreiller, frotta ses yeux de ses poings fermés et appela :

— Valentin !...

— Monsieur ? répondit une voix fêlée.

— Ici, Valentin !...

— Voilà, monsieur !...

Et en même temps un grand garçon à figure de jocrisse prétentieux entra sans se presser.

— Quelle heure est-il, Valentin ? demanda Georges Tréjan.

— Monsieur, dix heures viennent de sonner au coucou de l'atelier.

— Dix heures du matin ou dix heures du soir ?

— Du matin, monsieur... fit Valentin avec un rire niais...

Monsieur n'a pas dormi si longtemps que ça... oh ! non !

— As-tu fait du feu dans le poêle ?

— Certainement, monsieur, et je l'ai bourré... Ah ! il ronfle plus fort que monsieur lui-même ne ronflait tout à l'heure...

— Allons, ouvre les rideaux, je vais me lever...

Le valet s'empressa d'obéir.

La petite chambre se remplit de lumière... Valentin se tourna du côté du lit, fit un geste de stupeur et poussa deux ou trois exclamations inachevées, du plus haut comique...

— Qu'est-ce que c'est ? dit Georges Tréjan.

— Oh ! saperlite ! s'écria le valet, comme monsieur est riche ce matin ! On croirait que monsieur a dévalisé cette nuit le marchand de cochons !

Valentin arrangeait ainsi, pour son usage particulier, la vieille formule quasi proverbiale : *dévaliser le coche*.

Une poignée de pièces d'or, trente-cinq ou quarante louis environ, étincelant sur la petite table de chêne, justifiait l'étonnement naïf du jocrisse en gilet rayé.

— Oui, fit Georges en souriant, j'ai gagné cela en moins d'une heure !... Avec un peu de veine, le baccarat vaut mieux que la peinture ! A propos, je crois me rappeler, Valentin, que je te dois quelques petites choses sur tes gages... Est-ce que je me trompe ?

— Oh ! non, oh ! non, monsieur ne se trompe pas ! répliqua vivement le valet. Monsieur me doit six mois, à cinquante francs par mois... Cela fait juste cent écus...

— Tu comptes comme Barème, Valentin !

— Est-ce que monsieur, par hasard, se propose de me solder ? Ce serait une bien bonne idée.

— Prends un à-compte de deux cents francs...

— Merci, monsieur... dit Valentin en s'emparant de dix pièces d'or avec une vélocité surprenante.

— Est-il arrivé des lettres ce matin, serviteur fidèle ?

— Non, monsieur, rien que le *Figaro* et trois papiers timbrés... Monsieur veut-il les voir ?

— Pourquoi faire ? Ah ! je sais bien ce qu'ils contiennent ! Le style de messieurs les hussiers se recommande par la monotomie...

— Le propriétaire aussi est monté, avec la quittance de loyer... reprit Valentin ; il m'a bien recommandé de dire à monsieur que c'est aujourd'hui le 20 janvier et que monsieur est en retard de cinq jours...

Georges haussa les épaules.

— Ah ça ! mais il me fatigue, ce monsieur ! s'écria-t-il ; cinq

jours de retard ! la belle affaire ! Je finirai par lui donner congé ! Comment n'a-t-il pas honte de réclamer son argent avec cette obstination discourtoise et désobligeante ? Cet homme est propriétaire... donc il est riche... donc il n'a pas besoin qu'on le paye ! Est-ce logique, ça, Valentin ?

—C'est logique... murmura le valet qui, cependant, ne paraissait pas convaincu. Monsieur déjeunera-t-il ?

—Je déjeunerais... Tu vas sortir pour acheter ce qu'il faut. Donne-moi du papier et un crayon... Je me défie de ta mémoire et je vais écrire la note...

—C'est compris, monsieur...

—Mets dix louis dans ta poche et file ! Je te donne trois quarts d'heure pour être revenu...

Valentin s'écria :

—Impossible ! monsieur... impossible !... il y en a pour une heure et demie tout au moins, toujours courant !...

—Prends une voiture, animal !

—Oui, monsieur.

Valentin se précipita dehors.

Georges Tréjan, resté seul, laissa tomber un regard mélancolique sur le petit tas d'or notablement diminué par le prélèvement de vingt louis qui venait d'avoir lieu.

—Ma parole d'honneur !... murmura-t-il, c'est incroyable comme l'argent file à Paris ! Je dépense cependant fort peu de chose...

Et il se mit en devoir de se lever et de s'habiller.

Dix minutes plus tard, il quittait sa chambre à coucher, il allait s'installer dans un immense fauteuil du temps de Louis XIII, auprès du poêle ronflant de son atelier, et il bourrait de tabac caporal une pipe de racine, en attendant l'arrivée des *partagas* demandés.

Georges Tréjan était un très grand et très beau garçon de vingt-cinq ou vingt-six ans, taillé en force, mais chez qui la vigueur des muscles n'excluait point l'élégance des formes.

Sa tête petite et patricienne, couronnée d'une épaisse chevelure ondulée, d'un châtain très clair, se rattachait à de larges épaules par un cou d'une élégance toute féminine.

Sa figure ovale, encadrée dans les massifs d'une barbe blonde, soyeuse, admirablement plantée, se recommandait par l'ampleur du front, par la finesse des traits, par la pâleur mate et dorée de la peau, et par la douceur de deux grands yeux d'un bleu sombre.

Les dents étaient superbes, les lèvres rouges et d'un dessin charmant.

Une seule chose manquait à ce délicieux visage. L'énergie virile ne s'y trouvait pas. Il n'y avait dans le regard ni fermeté ni volonté.

Tout observateur devait du premier coup d'œil reconnaître en Georges Tréjan une nature faible et manquant de ressort ; une âme sans mauvais instincts, mais mal trempée pour les luttes de la vie, incapable d'offrir une résistance sérieuse aux conseils dissolvants de la paresse et à l'appétence des plaisirs.

Ces symptômes physiologiques n'offraient rien de trompeur. Nous en aurons bientôt la preuve.

Ce rapide croquis sera complet quand nous aurons dit que la main longue et fine de l'artiste gantait sept et demi et que ses pieds étroits et cambrés auraient fait envie à plus d'une femme.

L'atelier ressemblait à tous ceux dont les propriétaires ne sont pas encore arrivés à la célébrité et à la fortune.

XI

Georges Tréjan, renversé dans son grand fauteuil, les jambes en l'air, les pieds appuyés très haut contre la faïence du poêle, tirait de sa pipe de racine d'énormes bouffées de fumée blanche.

Il semblait maussade.

Tout à coup un pli profond se creusa entre ses sourcils bien arqués, et cette phrase, qui sans doute était le résumé de ses réflexions peu réjouissantes, s'échappa de ses lèvres :

—Dire qu'il y a des gens riches en ce bas monde !... qu'il y a des millionnaires !... et que si monsieur mon honoré père, le comte Philippe-Henri de Tréjan, n'avait pas dévoré sa fortune avec des drôlesses, je serais de ces gens-là ! Tonnerre de Bougival !... pas de chance !

Les rouages de la petite horloge de la Forêt-Noire en forme de chalet suspendue contre le mur grincèrent. L'oiseau (un coucou en miniature), qu'un mécanisme ingénieux mettait en mouvement, sortit de sa cage et chanta.

Le timbre résonna onze fois.

—Onze heures ! s'écria Georges, et ce polichinelle de Valentin n'est pas revenu !... et il a pris une voiture ! et il sait que je l'attends ! Parole d'honneur ! je crois que le faquin se moque de moi !

L'entrée du valet chargé de provisions interrompit ce monologue rageur.

Valentin n'avait rien oublié.

—Je vais faire le café de monsieur pendant que monsieur déjeune, dit Valentin. Monsieur avait oublié de l'écrire, mais comme nous n'en avons plus, que j'y ai pensé en route et que j'étais en voiture, j'ai passé chez le fournisseur de monsieur...

Georges, avec une sensualité gourmande manifeste, plûcha ses crevettes, plongea sa cuiller dans les flancs bruns de la terrine, d'où s'exhalait une délicieuse odeur de gibier et de genièvre. Il enleva la capsule du grand cru bordelais, sans agiter la bouteille, et il versa respectueusement dans son verre mousseline le royal vin couleur d'ambre.

Quand il l'eut respiré longuement, puis lentement dégusté, un sourire vint à ses lèvres et il murmura :

—Eh bien, quoi !... Je ne suis qu'un pauvre diable de déclassé, gentilhomme sans terres, artiste sans clients et sans talent peut-être, mais enfin je sais vivre ! Combien de millionnaires, dans ce grand Paris, déjeunent moins bien que moi ! Pourquoi donc tant de richesses à ceux qui n'en font rien, et si peu d'or à moi qui croquerais des millions avec des dents si blanches ?... Est-ce que c'est juste, cela ?...

Ayant résolu cette question négativement, comme bien on pense, Georges se mit à dévorer avec un appétit superbe.

—Cent mille livres de rente et Fanny Lambert... se dit-il. Mon Dieu, je n'en demanderais pas davantage ! Fanny Lambert... répéta-t-il, est-ce que je l'aime ?... Je n'en sais rien... J'y pense le jour... La nuit j'en rêve ! Mais ce n'est pas de l'amour... Si cependant elle m'aimait !... Allons, je deviens fat !... Fanny Lambert songer à moi ! Allons donc !... Si je l'aimais, j'en perdrais la tête ! Ah ! bah !... je ne veux pas l'aimer !

Georges Tréjan avait quitté son fauteuil.

Il se dirigea vers le chevalet placé près du châssis vitré et, d'une main qui tremblait presque, il enleva la toile verte qui cachait ce chevalet.

Il découvrit ainsi une toile de moyenne grandeur sur laquelle étaient peints la tête et le buste d'une jeune femme blonde, aux sourcils noirs et aux yeux verts, comme ceux de la duchesse de Nevers.

Rien ne se pouvait imaginer de plus complet, de plus bizarre et en même temps de plus inquiétant que la beauté de cette femme, à qui la fantaisie de l'artiste avait donné l'attitude et le costume d'une bacchante.

De larges feuilles d'un vert sombre, constellées de grappes couleur de pourpre, se mêlaient aux nattes brillantes de sa chevelure dénouée.

Une peau de panthère était jetée sur son épaule. Les lèvres entr'ouvertes sur des dents éblouissantes offraient un sourire de Ménade, mais le regard étrange et profond semblait démentir les lignes voluptueuses de la bouche.

Dans cette femme il y avait du sphinx.

L'ensemble du portrait présentait l'attrait irritant d'une énigme.

La contemplation passionnée dans laquelle s'absorbait Georges fut interrompue brusquement par un coup de sonnette qui retentit à la porte de l'antichambre de trois pieds carrés précédant l'atelier.

L'artiste tressaillit et replaça vivement la toile verte sur le chevalet.

—Qui peut venir si matin? murmura-t-il. Un créancier? Lediable l'emporte! Heureusement Valentin est de bonne garde et ne le laissera point passer...

En ce moment précis Valentin entre-bâilla la porte et montra sa tête.

—Eh bien, demanda le peintre, qui est-ce?...

—C'est M. Vibert qui s'informe si monsieur est visible.

—Visible pour lui, toujours... répondit Georges. Qu'il entre...

M. Vibert apparut aussitôt, le sourire aux lèvres, la main étendue.

—Eh! bonjour donc, cher artiste! s'écria-t-il. Enchanté de vous voir!... enchanté! parole d'honneur!

M. Vibert, riche marchand de tableaux de la rue Laffite, était un homme de cinquante ans environ, court et rondlet, chauve et rougeaud, avec des favoris d'agent de change. Élégalement vêtu, bien chaussé, ganté de frais, il ne portait que des chapeaux neufs, se trouvait joli garçon et lorgnait les femmes d'un air absolument conquérant.

Signe particulier: un énorme paquet de breloques terminant une lourde et massive chaîne d'or cliquetait incessamment sur son petit ventre piriforme, toujours emboîté dans de longs gilets blancs bien empesés.

Ce négociant faisait d'héroïques efforts, trop souvent inutiles, pour donner une expression de bonhomie bienveillante à sa physionomie fortement judaïque.

—Quel bon vent vous amène aujourd'hui, cher monsieur Vibert? lui demanda Georges après un échange de poignées de main plus cordiale en apparence qu'en réalité.

—Je fais ma petite tournée habituelle dans les ateliers, vous savez, et je n'aurais eu garde de passer rue de Laval sans monter prendre de vos nouvelles...

—Vous êtes un homme charmant... Asseyez-vous... Prenez le fauteuil... Venez-vous me proposer une affaire?

—Naturellement... et j'espère que nous nous entendrons... à moins que vous ne soyez trop occupé... trop recherché... trop couru...

—Mon Dieu! non... répondit naïvement Georges. J'ai plus de temps qu'il m'en faut...

—Si c'est comme ça, travaillez pour moi... J'en serai ravi... parole d'honneur! Vous savez que j'estime beaucoup votre talent... beaucoup... beaucoup!... Enormément d'avenir! et je m'y connais...

L'artiste offrit à Vibert plusieurs ouvrages qui furent tous refusés.

—Ah ça! mais rien ne vous va! s'écria-t-il. On croirait que c'est un parti pris!... Je suppose cependant que vous ne vous êtes pas donné la peine de grimper à mon cinquième étage dans l'unique but de m'apprendre que vous ne voulez plus de mes tableaux...

—Grand Dieu!... mais j'en veux, au contraire!... J'en veux absolument!...

—Je veux des tableaux qui fassent rêver, mais qu'on puisse laisser découverts... Y sommes-nous?...

—Parfaitement... Je vois ce qu'il vous faut et vous serez content...

—Bravo! bravo! bravo! s'écria Vibert en se frottant les mains; je me déclare enchanté d'avance...

Le marchand s'était levé, tout en disant ce qui précède, et se promenait à grands pas dans l'atelier.

Il s'arrêta machinalement devant le chevalet recouvert d'une toile verte, et, sans la moindre discrétion, il souleva cette toile.

—Ah! diable! s'écria-t-il avec une expression de violente surprise, ah! diable! vous avez comme cela des perles chez vous, mon gaillard, vous les cachez à vos amis! Voilà ce que j'appelle un procédé sans délicatesse!

Georges qui jusqu'à ce moment n'avait accordé qu'une attention distraite aux mouvements de Vibert, fit un geste d'impatience et presque de colère, quitta son siège, franchit

rapidement la distance qui le séparait du chevalet, et voulut rabaisser la toile protectrice.

Le marchand de tableaux l'arrêta net par le bras.

—Mais, monsieur... commença l'artiste.

—Mais, mon cher, interrompit Vibert, auriez-vous par hasard la très outrecuidante prétention de m'empêcher d'admirer à mon aise? Le soleil luit pour tout le monde, ce me semble! c'est un bijou, cola, savez-vous. Dessin, couleur, expression, tout est parfait! Peste! je ne vous savais pas de cette force! mes compliments! Oui, parole d'honneur, et très sincèrement, mes compliments!

Georges se sentit désarmé.

En sa qualité d'artiste il était trop vaniteux pour repousser, quand elle s'offrait à lui, la coupe pleine de cette liqueur enivrante qui se nomme la flatterie.

Un romancier d'ailleurs, hâtons-nous de l'affirmer, eût agi exactement comme lui...

—Vous trouvez donc que c'est bien? demanda-t-il.

—C'est-à-dire que vous me voyez ébloui! Où diable avez-vous déniché cette tête-là?

—Dans mon imagination tout simplement... C'est fait de chic.

—Jamais de la vie! s'écria Vibert. C'est fait d'après nature ou tout au moins de souvenir... Vous avez idéalisé peut-être... C'est possible... Je ne dis pas non... Mais on n'invente pas des yeux pareils... Et puis, tenez, il y a là, au coin de la bouche, un petit signe... jurez-moi donc que ce petit signe est d'invention! Vous vous taisez et vous avez raison... je ne vous croirais pas! Je m'y connais, mon cher artiste, c'est de la peinture sincère, et je mettrais ma main au feu que le modèle existe, et, bien plus, que vous l'avez rencontré plus d'une fois.

Tandis que le gentilhomme déclassé causait avec l'artiste sans courage et sans convictions, l'adolescent avide de plaisirs, un petit coupé noir à train rouge, attelé d'un stepper de haute taille et conduit par un cocher anglais en livrée noire, s'arrêtait dans la rue de Laval devant la maison qu'habitait Georges Tréjan.

Les panneaux de ce coupé portaient un écusson compliqué, surmonté d'un *toril* de baron.

La portière s'ouvrit, le maître du lesté équipage descendit et s'engagea sous le vestibule de la maison.

—M. Tréjan? demanda-t-il au concierge qui lisait le journal d'un de ses locataires dans une loge tenue comme un salon.

—Au cinquième, au-dessus de l'entresol. La porte en face.

—Je sais. Mais est-il chez lui?

—Je ne l'ai pas sorti...

A peu près certain de trouver Georges, le visiteur se mit en devoir de gravir les marches parfaitement cirées de l'escalier.

Ce visiteur était un homme grand et mince, d'une tournure charmante et d'une élégance irréprochable.

Ce personnage, qui pouvait et devait même passer pour remarquablement beau, semblait au premier coup d'œil avoir à peu près quarante-cinq ans, mais, d'un examen plus attentif devait résulter la conviction qu'il était, depuis assez longtemps déjà, du mauvais côté de la cinquantaine.

Des rides très-fines, presque invisibles mais nombreuses, s'étaient en patte d'oie à l'angle externe de ses yeux. Un cercle histré estompait le contour de ses paupières, un peu gonflées par les veilles et par l'excès de ces plaisirs qui deviennent, à la longue, plus fatigants que le travail le plus acharné.

En outre, le noir violent des favoris et des moustaches, contrastant avec les fils d'argent semés en grand nombre dans la chevelure, trahissait l'emploi de quelque-une de ces préparations savantes que la chimie moderne, sous toutes sortes de noms séduisants, met à la disposition de quiconque veut *réparer du temps l'irréparable outrage!*

Le personnage qui nous occupe atteignait du reste son but aussi bien que possible, et, sans une souveraine injustice, on

n'aurait pu lui appliquer l'épithète malsonnante de *vieux beau*.

Il franchit d'un pas ferme et plein d'élasticité les nombreux étages qui le séparaient du logis de Georges Tréjan.

Arrivé en face de la porte de l'atelier, il ne se donna point la peine de sonner, et il frappa deux ou trois fois contre cette porte avec le pommeau de son stick.

Le visiteur était sans doute un familier de la maison, un intime toujours bien accueilli, car Valentin prit à sa vue sa physionomie la plus avenante, et, sans consulter son maître, il ouvrit l'atelier et annonça :

— Monsieur le baron de Croix-Dieu...

L'artiste poussa une exclamation joyeuse en entendant ce nom. Il fit quelques pas à la rencontre du nouveau venu et lui serra la main, en s'écriant avec une sincérité manifeste :

— Ah ! baron, quelle bonne visite, et que je suis heureux de vous voir !...

— Je l'espérais un peu, mon cher Georges, répondit M. de Croix-Dieu en souriant, et c'est pour cela que me voici...

Tréjan conduisit le baron auprès du poêle, le contraignit à s'installer dans le grand fauteuil et plaça la boîte de cigares à portée de sa main.

— Il y a des siècles que je ne vous ai vu !... reprit-il ensuite, quinze jours au moins ! Je commençais à me croire oublié !...

— C'était une injuste et vilaine pensée que vous aviez là ! répliqua M. de Croix-Dieu, vous savez à quel point vous m'êtes sympathique, et je crois ma sympathie payée de retour.

— Qu'avez-vous fait pendant ces quinze jours qui m'ont semblé si long ? demanda le peintre après avoir de nouveau serré la main du baron.

— Eh ! mon Dieu !... toujours la même chose...

XII

Georges Tréjan sourit de la réponse de son visiteur.

— Toujours la même chose ! répéta-t-il, ah ! baron, il y a bien de la variété dans cette uniformité prétendue !

— Vous savez, reprit M. de Croix-Dieu, nous autres gens de loisirs, qui n'avons rien à faire, nous sommes en réalité occupés du matin au soir et du soir au matin... Paris nous prend dans un engrenage de futilités auquel il est parfois impossible de se soustraire, même pour venir serrer la main de ses meilleurs amis... On nous croit libres, nous sommes esclaves...

— Esclaves du plaisir ! s'écria Georges avec envie.

— Ce sont toujours des chaînes...

— Légères à porter !

— Géantes bien souvent ! Enfin, je les suis avec philosophie ! Et vous, cher artiste, que devenez-vous ?... Etes-vous content ?

— Ah ! non, par exemple !...

— Bah ! et pourquoi donc ?...

— Parce que tout va mal !...

— Le travail ?...

— Me fatigue et ne me mène à rien !...

— L'argent ?...

— Me fait défaut !...

— Les dettes ?...

— Me débordent !... Bref, vous voyez un homme absolument découragé !...

— Découragé !... à votre âge et avec votre talent !... allons donc !... ma parole d'honneur, cela n'a pas le sens commun ?

— Ah ! cher ami, s'écria l'artiste, pour l'amour de Dieu, ne me parlez pas de mon talent ! Si véritablement j'en ai, les résultats auxquels il m'a conduit sont si piètres que mieux vaudrait qu'il n'existât point ! Voulez-vous juger par vous-même de la haute situation que j'occupe dans le monde des arts ?... Ecoutez les offres charmantes qu'un marchand de tableaux me faisait tout à l'heure...

Et Georges raconta dans ses moindres détails son entretien avec Vibert.

— Vous avez raison, mordieu !... dit vivement le baron, quand l'artiste eut achevé, de telles propositions sont humiliantes et inacceptables ! Cet homme et ses pareils abusent odieusement de la nécessité où ils vous voient de vivre de votre travail... Si vous aviez une fortune indépendante, qui vous permit de dominer la situation, vous les entendriez vous parler un tout autre langage !... ils feraient antichambre chez vous !... ils seraient humbles, obséquieux, serviles et suppliants, pour obtenir en les couvrant d'or quelques-unes de ces toiles fines, charmantes, adorables, que le public, le vrai public, sait bien apprécier à leur juste valeur...

Georges accepta sans se faire prier les délicates flatteries de son interlocuteur, puis il répliqua :

— C'est possible... c'est même probable... mais malheureusement je ne domine pas la situation !... c'est elle qui me domine ou plutôt qui m'écrase... Je suis pauvre, je ne cesserai jamais de l'être, au moins par mon travail, et si (chose tout à fait invraisemblable !) quelque fortune inattendue me tombait du ciel, je vous le dis franchement, baron, il est bien probable que je ne travaillerais plus... Ma nature n'est point faite pour la lutte... Je n'ai nulle ambition... Je dédaigne la célébrité... (peut-être comme le renard de la fable dédaignait les raisins qu'il déclarait trop verts !...) Bref, je ne souhaite que le repos...

— Par le repos, vous entendez la vie de plaisir, n'est-ce pas ?

— J'en conviens, ... C'est mon rêve...

— Il vous faudrait soixante ou quatre-vingt mille livres de rente... un petit hôtel, nid délicieux capitonné de soie et truffé d'objets d'art... il vous faudrait des chevaux de sang, des voitures du bon faiseur, le premier tailleur de Paris, les cabarets en vogue, les boudoirs à la mode...

— Oui... oh ! oui... murmura le jeune homme avec un long soupir, il me faudrait tout cela ! mais, je vous l'ai dit, c'est un rêve...

— Qui pourra se réaliser... ?

— Et comment ? par quel prodige ? D'où me viendrait un héritage ? je ne me connais point de parents...

— On devient riche par un mariage aussi bien que par une succession...

— Me marier !... moi ! s'écria Georges.

— Cela vous déplaît-il, par hasard ?

— Je n'en sais rien... Je n'y ai jamais songé... Ce que vous me dites, d'ailleurs, est de la haute fantaisie... Est-ce qu'une femme riche voudrait de moi ?...

— Pourquoi non ?

— Pour une raison sans réplique à notre époque...

— Laquelle ?

— Je n'ai rien...

— Vous n'avez pas d'argent, mais avez autre chose...

— Quoi donc ?

— D'abord, mon cher Georges, vous êtes très-beau...

— Oh ! baron, ménagez ma modestie... interrompit le jeune homme en riant.

— Oui, très-beau, je le répète, reprit M. de Croix-Dieu, et, ce qui est mieux encore, très-distingué... Vous êtes suffisamment instruit, spirituel, bien élevé, gentleman jusqu'au bout des ongles... Vous portez un grand nom... Vous êtes le comte de Tréjan !...

— Ceci, baron, est une non-valeur ! J'ai quitté mon titre inutile le jour où j'ai compris que nulle prétention aristocratique ne pouvait s'allier sans ridicule à la vaineuse d'un pauvre diable de rapin !... Pour tout le monde, aujourd'hui, je suis Georges Tréjan, pas autre chose, vous le savez bien...

— Georges Tréjan, dont les ancêtres étaient aux croisades ! Croyez-moi, cher, cela vaut son prix ! La couronne aux neuf perles, quand elle est historique, devient un joli hameçon dans la main d'un pêcheur de dots.

— Je me déclare tout à fait impropre à me servir d'un tel hameçon... Je serais, à cette pêche, d'une maladresse absolue...

— Vous, peut-être... mais moi ?...

— Comment, vous ?...

—Voyons, mon cher, m'autorisez-vous à vous marier ?

—C'est sérieux ?

—Très sérieux, parole d'honneur !

—Eh bien ! au fait, pourquoi non ? Trouvez-moi donc une femme, baron, puisque vous poussez le dévouement à l'amitié jusque-là. De votre main, je la prendrai les yeux fermés ! J'en ferai une comtesse de Tréjan. A une condition, bien entendu.

—Laquelle ?

—C'est qu'elle ne sera ni vieille ni laide... Le ridicule m'éfraye, je crois, plus encore que la pauvreté... Je veux bien échanger mon nom contre des liasses de billets de banque, mais encore faut-il, cependant, que certaines clauses du marché ne me semblent pas trop dures à remplir...

—Soyez sans crainte... Je réponds que la dot sera ronde, et la fiancée jolie.

—Si vous réussissez, baron, fit le peintre en riant, je vous tiendrai pour un sorcier de premier ordre !...

M. de Croix-Dieu s'était levé.

Ses regards se tournèrent vers le côté de l'atelier où se trouvait sur son chevalet la tête de femme que l'artiste, après le départ de Vibert, avait oublié de cacher sous sa toile verte.

—Ah ça, mais, dit-il, voilà, ce me semble, quelque chose que je ne connais pas encore...

Et il se dirigea vers le chevalet, devant lequel il s'arrêta en s'écriant :

—Fanny Lambert !... Diable !... c'est superbe !...

Georges tressaillit.

—Vous connaissez Fanny Lambert ? demanda-t-il vivement.

—Je la connais beaucoup... beaucoup... Je suis son ami très-intime.

—Son ami ?... son ami très-intime ? répéta le peintre avec une hésitation manifeste. Comment l'entendez-vous, baron !

—Mais, de la façon la plus simple et la plus honorable... J'ai pour Fanny Lambert une affection très-vive, très-paternelle si vous voulez, en même temps qu'une haute estime...

—De l'estime ? Ah ! baron, vous allez un peu loin !...

—En quoi donc ? Fanny Lambert est, je l'affirme, une des plus honnêtes femmes que je connaisse...

—Vous êtes indulgent ! Une honnête femme qui a des amants !...

—Qui en a eu un... ?

—Un seul ?...

—Certes !... Et encore n'est-il pas bien sûr que le prince Serge Aldéonoff ait été son amant... On a dit à ce sujet beaucoup de choses... Ah ça ! mais, vous ne savez donc pas un mot de l'histoire de cette adorable femme ?

—Pas un mot, en effet.

—Et vous, Georges, un homme d'élite, un esprit distingué, vous faites comme le vulgaire absurde et routinier ? Vous jugez Fanny Lambert sur les apparences, et, qui plus est, vous la condamnez ! Ce n'est pas bien !

—Baron, je ne demande qu'à avouer mes torts... Apprenez-moi ce que j'ignore...

—Je ne n'ai pas le droit... La confiance de Fanny m'a mis au courant, j'en conviens, de certaines particularités de sa vie ; néanmoins il m'est impossible, sans y être préalablement autorisé par elle, de soulever pour vous le voile qui couvre une partie de son passé... Mais dès à présent je puis vous jurer qu'elle est digne de tous vos respects !...

Après avoir prononcé avec une chaleur entraînant les dernières paroles que nous venons de reproduire, et qui firent sur Tréjan l'impression la plus vive, le baron de Croix-Dieu reprit, en fixant de nouveau son attention tout entière sur l'étude placée devant lui :

—Je ne suis point complimenteur, vous le savez, mon cher Georges... Je ne dis jamais que ce que je pense... Eh bien ! les paroles me manquent pour vous exprimer mon admiration en face de cette peinture ! C'est beau ! c'est vivant ! c'est une œuvre ! Fanny Lambert a donc posé chez vous ?

—Oui, pendant quelques jours, pour un portrait terminé depuis trois semaines et que vous avez dû voir chez elle...

—Je ne l'ai pas vu... répliqua le baron. Fanny ne m'en a point parlé... Pourquoi ce mystère ?... Mystère d'autant plus singulier qu'elle m'a, plus d'une fois, questionné sur votre compte ?

—Elle vous a questionné ?... Et dans quels termes ? demanda l'artiste avidement.

—Dans les termes d'une curiosité sympathique... Elle fait grand cas de votre talent, ce qui est tout naturel... Mais dites-moi, depuis que vous avez achevé le portrait en question, vous avez revu Fanny ?

—Oui.

—Chez elle ?

—Ici. Elle m'a fait deux ou trois visites...

—Et, pendant ces visites, elle a posé pour cette seconde toile ?

—Elle ne sait même pas que cette toile existe... J'ai dessinée et peinte de souvenir...

—En vérité ! Comment avez-vous pu, en l'absence du modèle, obtenir une aussi parfaite ressemblance ?... C'est prodigieux !...

—C'est au contraire, la chose du monde la plus simple...

—Paradoxe !...

—Vérité pure !... et je le prouve...

—Prouvez, cher ami !... prouvez !... Je veux bien me laisser convaincre, mais il me faut de bons arguments !...

XIII

—Mon cher baron, reprit Georges Tréjan, l'image de Fanny Lambert est gravée si profondément dans ma mémoire que je la vois sans cesse et partout, et qu'il m'est par conséquent possible et facile de la fidèlement reproduire. Je n'ai qu'à fermer un instant les yeux pour que cette image m'apparaisse, nette et distincte comme une bonne épreuve photographique... Ce phénomène, (si c'en est un), ne saurait d'ailleurs vous surprendre... Il se renouvelle invariablement, dans des conditions identiques, pour nous autres artistes, quand un objet, quel qu'il soit, nous a vivement frappés.

M. de Croix-Dieu, sans répondre, sourit avec une indéfinissable expression.

—Mon ami Georges, fit-il au bout d'un instant, je suis riche, vous le savez, et je vous ai dit que j'étais l'ami de Fanny Lambert... J'attribue une valeur exceptionnelle à cette étude, à tous les points de vue, et je serais heureux d'en être possesseur... Voulez-vous consentir à me le céder ?... Je suis prêt à vous en donner le prix que vous fixerez vous-même, quel qu'il soit...

Tréjan devint pourpre.

—Tonner... de Bougival ! s'écria-t-il. Il faut convenir, mon cher baron, que je n'ai pas de chance aujourd'hui !...

—Pourquoi donc ?

—Je souhaite passionnément vous être agréable (j'espère que vous n'en doutez pas), et la chose demandée par vous se trouve être justement la seule qu'il me soit impossible de faire !...

Croix-Dieu parut fort étonné.

—Vous ne pouvez me céder la toile que voilà ?... demanda-t-il.

—Je ne le puis...

—Est-elle vendue ?

—Non... Le marchand de tableaux dont je vous ai parlé tout à l'heure désirait, lui aussi, cette étude... il m'en offrait un prix relativement très élevé, surtout pour moi dont la bourse est à sec... J'ai refusé de la lui vendre...

—Je comprends cela... Mais je ne suis pas un marchand de tableaux, moi !... Je suis un ami... Cela change la thèse... Votre toile acquise par moi se trouverait dans mon logis en fort bonne compagnie, vous le savez, et n'en sortirait point...

—Je vous supplie de ne pas insister... vous redoubleriez mes regrets, sans modifier ma résolution...

—Plus qu'un mot à ce sujet... Peut-être, par un sentiment

de loyauté très appréciable, jugez-vous qu'il y aurait une sorte d'indélicatesse à vous défaire d'un portrait tel que celui-ci, surtout dans ce costume un peu transparent, à l'insu de l'original de ce portrait... Si tel était le motif de votre refus, je prendrais volontiers l'engagement de vous apporter l'autorisation pleine et entière de Fanny Lambert... Je puis la lui demander dès aujourd'hui, et je suis certain de l'obtenir...

—Baron, baron, s'écria Georges avec une vive inquiétude, n'en faites rien, je vous en supplie!... Fanny Lambert, je vous le répète, ignore l'existence de cette étude... Elle aurait le droit de la regarder comme le résultat d'un véritable abus de confiance!... Ne trahissez pas mon secret, si vous avez à cœur de ne me point causer un très poignant chagrin!..

—Rassurez-vous bien vite, mon cher Georges, répliqua M. de Croix-Dieu; je serais au désespoir de vous affliger; mais, entre nous soit dit, je ne comprends pas bien les motifs d'une telle épouvante... Si Fanny Lambert connaissait cette seconde épreuve de son charmant visage, tout ce qui pourrait vous arriver de plus redoutable serait que, ne voulant pas la laisser entre vos mains, elle vous demandât de la lui vendre, et, certes, elle serait dans son droit!..

—Elle n'y serait que trop! murmura le peintre. Vous venez de mettre le doigt sur l'endroit sensible! Fanny Lambert réclamant son portrait, je n'oserais le lui refuser, et voilà précisément ce que je redoute... voilà ce que je ne veux pas!

—Bref, reprit M. de Croix-Dieu avec un nouveau sourire, en artiste égoïste que vous êtes, vous désirez garder pour vous seul cette séduisante image?

—Je le désire plus que tout au monde!..

—Eh bien! vous la garderez, mon cher Georges!.. C'est bien le moins qu'un amoureux puisse soupirer tout à son aise en face du portrait de l'objet aimé!

Trejan, pour la seconde fois, devint rouge jusqu'aux oreilles.

—Quoi? murmura-t-il avec un prodigieux embarras, vous supposez...

—Halte-là!.. mon très cher! interrompit Croix-Dieu, je ne suppose rien... Je suis sûr... Vous êtes amoureux de Fanny Lambert... très amoureux..., plus amoureux que vous ne le croyez peut-être vous-même... Et c'est un malheur! ajouta-t-il d'un ton sérieux.

—Un malheur? répéta-t-il. Pourquoi donc?

—Pourquoi? Je vais vous le dire carrément, brutalement. D'abord je ne sais pas si Fanny vous aimera, mais, en supposant qu'elle vous aime, j'ai la conviction, vous entendez, la conviction la plus absolue, qu'elle ne vous appartiendra jamais!..

—Comment?... si elle m'aimait?..

—Elle lutterait contre son amour et contre le vôtre, et vous ne seriez point son amant...

—Ceci, mon cher baron, ressemble fort à un paradoxe...

—En quoi?

—Si mérités que soit l'estime dont vous faites profession à l'endroit de Fanny Lambert, vous ne pouvez nier, cependant, qu'elle puisse aimer.

—Je vous répète que sur ce point nous ne sommes pas d'accord, mais en admettant, sous toutes réserves, que vous soyez dans le vrai, Fanny Lambert ne vous aimera pas!

—Il m'est impossible de vous comprendre...

—Parce que vous connaissez mal Fanny Lambert, ou plutôt parce que vous ne la connaissez pas du tout... Une réunion de circonstances romanesques ont fait d'elle, en apparence, ce qu'elle est à vos yeux et aux yeux de ceux qui, comme vous, jugent et condamnent à la légère!.. Elle passe pour une femme coquette et ne se fait point d'illusion à cet égard... Elle sait ce qu'on dit et ce qu'on croit d'elle, mais elle sait aussi ce qu'elle vaut. A tort ou à raison, (à tort, selon moi), elle a perdu par ce qu'on appelle sa coquetterie, l'estime du monde, mais elle a conservé la sienne... Elle n'a qu'une pensée, qu'un rêve, qu'un désir et qu'un but: la réhabilitation... Or, elle n'ignore point qu'une aventure amoureuse, une seule, la ferait aujourd'hui véritablement ce qu'elle paraît être, et,

cette faute, elle ne la commettra point... Fût-elle éprise pour vous d'un amour insensé, (et l'intérêt que je vous porte à tous deux me fait désirer ardemment qu'il n'en soit rien!) elle lutterait contre son amour, elle en mourrait peut-être, mais elle résisterait jusqu'au bout...

—Que veut-elle donc? demanda Georges.

—Elle veut la réhabilitation.

—Comment?

—Par le mariage.

—Pourquoi ne l'épousez-vous pas, puisque vous l'appréciez si bien? reprit Georges, non sans amertume.

—Pour une foule de raisons, dont voici les deux principales: Fanny m'aime de bonne amitié, mais n'acceptera pour mari qu'un homme qu'elle aimera d'amour... En outre, je sais pris ailleurs... Ah! si j'avais le cœur libre et dix ans de moins, ce n'est pas demain, c'est à l'instant que je dirais à Fanny Lambert: "Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon nom!" Et la baronne de Croix-Dieu serait la reine de Paris!

—Fanny Lambert est riche, n'est-ce pas?

—Oui. Elle possède deux millions.

Ayant ainsi parlé, M. de Croix-Dieu prit son chapeau et son stick qu'il avait, en entrant, posés sur une chaise, et tendit la main à Georges.

—Vous partez déjà, baron? demanda ce dernier.

—Il le faut, je suis attendu, mais ce serait bien aimable à vous de venir après-demain, à onze heures précises, partager mon déjeuner de garçon...

—J'accepte avec un vif plaisir...

—Nous serons seuls, et, comme disait un précepteur qui me donnait jadis des férules, brave homme au fond, mais pédant renforcé, ne négligeant aucune occasion de glisser du mauvais latin dans du français médiocre, nous causerons *de omni re scibili, et quibusdam aliis*... Faut-il traduire?

—Inutile, répondit Georges en riant, j'ai compris...

M. de Croix-Dieu se dirigea vers la porte; au moment de l'atteindre il fit un crochet brusque et revint se camper, les bras croisés, en face du chevalet qui soutenait l'image de Fanny Lambert.

—Je le répète, cher ami, dit-il, vous avez fait là une belle chose? Si riche que soit votre nature, si puissants que soient vos efforts, vous ne dépasserez jamais cela! une femme doit être fière d'inspirer un pareil chef-d'œuvre! Ah! si Fanny voyait cette toile...

—Oui... mais elle ne la verra pas... Je compte sur votre discrétion, baron!.. Surtenez-vous!..

—Je n'oublie jamais!..

—Ainsi, c'est promis?

—C'est juré!..

—Merci, et après-demain...

—A après-demain, cher, et d'ici là ne pensez pas trop à votre adorable modèle!.. c'est un conseil d'ami que je vous donne!.. Tout à craindre... rien à espérer... voilà le bilan de votre amour!.. Etouffez-le dans l'œuf, ou gare aux insomnies!..

Les deux hommes échangèrent une dernière poignée de main, puis M. de Croix-Dieu quitta l'atelier, regagna sa voiture, et dit à son cocher:

—Rue Le Sueur, James... et laissez filer *Stop*...

Le cocher anglais rendit la main au stepper qui partit à un trot impétueux, fila par le boulevard Haussmann et l'avenue Friedland, et s'arrêta non loin de l'arc de triomphe devant la grille d'un petit hôtel, dont l'architecture élégante et coquette rappelait le goût un peu maniéré des constructions du dix-huitième siècle.

Cette grille, qui donnait accès dans une cour plantée de trois grands platanes dépouillés de leurs feuilles, tournait sur ses gonds au moment précis où le coupé du baron fit halte.

FIN DE LA SECONDE PARTIE

La troisième partie a pour titre: **Le Baron de Croix-Dieu.**

TIRAGE DES PRIMES

DE

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

LISTE DES NUMEROS GAGNANTS

Le numéro 59,484 a gagné la grosse Prime de \$200

Les numéros suivants gagnent chacun \$1.00

992	10001	37273	60316	74145	89559	117400
2692	17410	37622	64901	74290	89793	117478
2959	17600	38097	65658	77348	89910	117976
4534	17832	38216	65327	77926	92742	118213
5090	19702	41742	66218	79824	100868	118463
7638	20260	42754	66874	80405	102827	119045
7725	20456	43218	66876	80672	104206	119680
8508	22050	43456	67089	81383	105471	119890
8940	22708	47390	68730	83401	106923	121790
9368	26365	51278	68783	83712	106282	121902
9445	27261	51745	69735	83727	111199	123548
13986	29974	55506	69757	85133	112416	124453
15437	30557	58521	70768	85201	114022	125943
15585	31295	59145	73818	87690	114333	126728
16059	33350					

Nous avons déjà publié la liste des numéros gagnants sur une feuille volante que nous avons mise dans chaque numéro de la Bibliothèque, mais comme cette feuille aurait pu se perdre, nous publions de nouveau les numéros gagnants sur la Bibliothèque même pour être plus sûrs que tous nos lecteurs en auront connaissance.

A lieu du 18 novembre qui était le dernier jour pour réclamer les primes, nous donnerons jusqu'au premier décembre pour réclamer les numéros gagnants. Après cette date nulle réclamation ne sera admise.

Les personnes qui auront gagné une prime devront nous envoyer la BIBLIOTHEQUE qui contient le numéro gagnant, après l'avoir fait enregistrer, et nous retournerons ce numéro avec l'argent, à l'adresse qu'on nous aura donnée.

Nous publions ci-après le nom des personnes qui ont gagné des primes et qui ont fait leur réclamation.

Nous reproduisons aussi un fac simile du reçu de celui qui a gagné la grosse prime de \$200.

MONTREAL : E. Proulx, 24 Lamontagne; R. Leclerc, 1161 Ste Elizabeth; A. Larose, 391 St-Dominique; E. Lantier, 813 Pantaléon; A. Allard, 124 Berri; J. Desjardins, 119 Dorchester; W. Brouillet, 460 Dorchester; Alf Contant, 1572 Notre-Dame; A. Auger, 773 Notre-Dame; J. A. Trépanier, 1335 Ontario; J. L. Forest, Havre et Misonnon; M^{de} E. Lacroix, 1244 Ste-Elizabeth; T. Crevier, 511 Craig; J. Vaillancour, 298 Amherst; A. Carrère, 332 Jacques-Cartier; A. Maréchal, 185 Lugueuchetière; E. L. Bastien, 133 Papineau; M^{de} E. Fafard, 1533 Notre-Dame; Jos. Sinard, 6 Préfontaine; R. Heullac, 27 Ernest; O. Marceau, 32 Sanguinet; W. Vincent, 75 Fulford

QUEBEC : J. O. Ouellet, 35 Sous-le-Fort.

COTE ST-ANTOINE : Jos. Hurtubise.

ST-HENRI : Jos. Maillouy.

COTEAU ST-LOUIS : George Vermotte.

ROBERTSON STATION, P. Q. : A. Talbot.

ADAMS, MARS : T. Guérin.

Les personnes de Québec qui auront gagné des primes, sont priées de s'adresser à M. F. Bédard, 261 rue St-Jean, Québec.

Montréal 15 Oct. 1888

Reçu de M^{rs} Poirier, Bessette
Acié, propriétaires de la Bibliothèque
à Cinq Cents, la somme de Deux cents
Dollars, pour le paiement de la grosse
prime gagnée par le n^o 59494 de la
Bibliothèque à Cinq Cents au Tirage
qui a eu lieu le 11 courant.

Dont quittance!

M^{me} fait plaisir de constater que
M^{rs} Poirier, Bessette & C^{ie} ont payé
cette prime de \$200⁰⁰ sur présentation
du numéro gagnant.

Je suis convaincu que le tirage a été
conduit de la manière la plus juste
et honorable

Témoin:

A. C. M^{rs}tele

P. E. Boucher
Lorel 92

A. Marchand

PRIMES

POUR LES PROCHAINS SIX MOIS

TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889

1 ^{re} Prime	-	-	-	-	\$100.00
2 ^e	"	-	-	-	50.00
3 ^e	"	-	-	-	20.00
4 ^e	"	-	-	-	12.50
5 ^e	"	-	-	-	10.00
6 ^e	"	-	-	-	5.00
7 ^e	"	-	-	-	2.50
100	"	de \$1.00	-	-	100.00
Total					\$300.00

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et l'ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLUMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
ENTIER.

244-Rue Saint-Jacques-244

MONTREAL